

BIBLIOTHÈQUE
DE
L'ACFAS
POUR L'AVANCEMENT DES SCIENCES

LA NOUVELLE RELÈVE

Directeurs : Robert Charbonneau et Claude Hurtubise

LUIGI STURZO

La poésie dans
La Divine Comédie

•

La politique des grandes puissances
et les sphères d'influence

•

L'œuvre de John Lyman

•

Mars-avril

Volume III, No 3

MONTREAL
1944



LA NOUVELLE RELÈVE

Fondée en 1934

Directeurs : Robert Charbonneau
Claude Hurtubise

Sommaire

MARCEL DUGAS	Appel pour la France	129
LUIGI STURZO	La poésie dans la Divine Comédie I	130
JEAN WAHL	Poèmes	152
BERTHELOT BRUNET	Primaires et doctrinaires VI	155

CHRONIQUES

La politique

RICHARD REDLER : La politique des grandes puissances et les sphères d'influence — AUGUSTE VIATTE : Documents sur la France II.

La musique

HENRI ROVENNAZ : Le Messie de Haendel — La petite symphonie.

La peinture

ROBERT ELIE : L'œuvre de John Lyman.

Les livres

BERTHELOT BRUNET : Les grenouilles demandent un roi par Jean-Charles Harvey — Trois Français : Géographie de mille hectares par Maurice Bedel, Têtes de ponts par Pierre de Lanux, Jalons par Jean Schlumberger — L'Application de Jacques Rivière : A la trace de Dieu, L'Allemand, Le Français.

L'abonnement à 10 numéros : Canada, \$2.00; étranger, \$2.25. Payable par mandat ou chèque au pair à Montréal, négociable sans frais.
60 ouest, rue Saint-Jacques, Montréal. HArbour 3924.

Mars-avril 1944, Vol. III — Numéro 3

Le numéro : 25 cents

LA NOUVELLE RELEVÉ

Mars-avril 1944

Vol. III — Numéro 3

APPEL POUR LA FRANCE

« La générosité est un sacrifice; elle est l'attribut des hommes de cœur et, en même temps, de ceux chez qui règne une raison souveraine appuyée sur les dictées du sentiment et les mouvements de la tendresse.

Le Canada et ses habitants a, plus d'une fois, arboré ces qualités royales. Il les a montrées dans l'esprit et dans les faits.

Durant l'avant-dernière guerre, les secours envoyés outre-mer par France-Amérique ont été si nombreux et si grands que chez les Français nous faisons figure de nation unique, d'une générosité sans bornes, ayant su nous créer dans le cœur des Français, échappés du désastre, une reconnaissance en quelque sorte pieuse, et dont ils se plaisaient à nous entretenir.

Et puis la France, elle, est restée quand même notre mère, celle qui fait battre les cœurs. Cette mère lointaine, spoliée, écrasée d'iniquités, a faim. Ses enfants ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes; ses enfants ont froid. Ses enfants sont menacés par toutes les maladies. Plus que cela, ils périssent déjà.

Pouvons-nous rester inactifs, indifférents devant un tel martyr ? Lois humaines et divines nous ordonnent d'accomplir quelque chose, d'intervenir pour tâcher d'adoucir tant de souffrances et d'agonies.

L'appel de CANADA-FRANCE ne doit laisser personne fermé devant la détresse française. On saura y répondre, renouer cette tradition magnifique qui, dans le passé, a fait de nous un peuple libéral, ouvert aux idées généreuses, désireux de mériter de l'humanité, de porter haut, flottant dans le ciel, les couleurs du dévouement et de la pitié. »

MARCEL DUGAS

Cet appel vous vient de CANADA-FRANCE constitué, avec l'autorisation de l'Etat et l'encouragement de l'Eglise, pour soulager les souffrances de la population civile de la France. Répondez-y généreusement en envoyant votre obole, en espèces ou en nature, à CANADA-FRANCE, 266 ouest, rue St-Jacques, (Montréal) ou à 149 ouest, rue St-Joseph (Québec).

LA POÉSIE DANS LA DIVINE COMÉDIE

L'incompréhension de Dante dans les écoles et dans le monde provient de deux causes : la recherche dans son œuvre de tout sauf de la poésie, de la part des érudits et des « spécialistes » ; et la constante répétition de quelques passages bien connus (Françoise de Rimini, le comte Ugolin, Sordello, deux ou trois scènes du Paradis Terrestre et la prière de saint Bernard) auxquels les anthologies ou les professeurs réduisent plus ou moins la partie poétique et compréhensible de la Divine Comédie. Et alors que de nombreux livres en toutes les langues expliquent ce que le poème sacré contient de théologie, de philosophie, de physique, d'astronomie, d'histoire et de politique et quelles en sont la source, l'inspiration, le motif, le but, et si Dante fut catholique ou non et si le poème a des sens cachés, rares sont les livres ou les chapitres dédiés à la poésie de Dante et ceux où il en est question n'arrivent pas toujours à faire comprendre son caractère et à dire pourquoi la Divine Comédie est poésie, poésie vraie et éternelle.

Il faut dire tout de suite que dès le milieu du XVIII^e siècle l'amour et l'admiration pour le poète grandit et qu'on entreprit en Italie et dans le monde des études sérieuses, destinées à combler les lacunes du passé et à faire surgir de l'ombre cette figure complexe et exceptionnelle. Le romantisme tout entier se tourna vers Dante comme vers le plus grand représentant de la poésie médiévale, l'un des premiers à dépasser les règles et les limites du classicisme antique et à révéler la personnalité du poète au delà de la pure objectivité artistique.

Les évaluations historiques jouent une part importante dans la révélation de la personnalité profonde des grands génies et dans leur adaptation à la compréhension des nouvelles générations. Tel fut le cas pour Dante pendant l'époque romantique, et cela reste vrai dans les différentes phases de l'esthétique moderne, malgré les tendances analytiques et désintégrantées de l'orientation artistique actuelle.

Mais deux siècles d'amour pour Dante n'ont point réussi à enlever de l'esprit de beaucoup de gens — sinon de tous — l'idée que la poésie dans la Divine Comédie est réduite à être

come l'Araba fenice
che ci sia ciascum lo dice,
done sra nessun lo sa.¹

Il ne semble donc pas superflu de chercher, à la lumière de la critique moderne, jusqu'à quel point la Divine Comédie est poésie. Toute contribution apportée à une création aussi unique du génie humain ne sera point perdue pour la compréhension de l'œuvre et aussi (pourquoi pas ?) pour notre plaisir personnel.

I

Pour faciliter notre recherche prenons ici le mot poésie dans le sens généralement admis, sans nous rapporter — pour le moment — à aucune théorie esthétique particulière, classique ou moderne. Tout le monde comprend que les vers comme tels ne sont pas l'essence de la poésie; que la poésie peut se trouver également dans la prose; qu'en tout cas ce n'est pas le genre littéraire qui fait la poésie, mais au contraire que la poésie crée ses différents types littéraires qui sont ensuite classifiés et transmis à la postérité.

Ces idées sont élémentaires, nous n'y faisons allusion que pour préciser ce point que la Divine Comédie, à travers la tradition de six siècles, a été reconnue comme une des plus hautes créations poétiques du genre humain, aux côtés de l'Iliade, de l'Enéide de Virgile, des tragédies d'Eschyle ou de Shakespeare, de Faust, de Goethe.

Ce qui nous intéresse c'est de connaître en quoi consiste l'essence de la poésie dantesque.

Un point hors de discussion est que la vraie poésie (et il en est de même pour tous les arts) ne perd à travers les siècles que certains détails transitoires, certains éléments matériels, tandis que l'essence esthétique reste à jamais. Nous pouvons lire une page d'Homère ou un psaume de David et sans faire aucun effort d'adaptation y trouver la poésie éternelle qu'y trouvaient déjà les contemporains, il y a trois mille ans. Si ceux-ci trouvaient plus d'intimité, de couleur et de sentiment, nous y reconnaissons l'aboutissement de l'expérience esthé-

(1) Comme le Phénix d'Arabie,
Qu'il existe, tout le monde le dit,
Où il est personne ne le sait.

tique des siècles, non par des considérations intellectuelles mais à cause d'une vérité intérieure.

La raison de cette résistance à toute corrosion du temps (même de millénaires) il faut la rechercher dans la nature humaine, toujours la même avec ses misères et ses enthousiasmes, ses tragédies et ses héroïsmes. Et d'un autre côté, le vrai poète, l'artiste vrai réduit à valeur esthétique, à une représentation de beauté, ce qu'il y a d'éternel et d'universel dans l'homme, il projette dans l'œuvre d'art sa propre âme au moment où celle-ci prend le caractère de l'âme de l'humanité.

Si le poète n'atteint pas à cette hauteur la raison en est claire : ou il n'est pas maître de la matière où se moulent les images propres à nous faire sentir vivante cette « âme universelle » ou bien lui-même ne peut atteindre à une réelle et vraie universalité. Ainsi la poésie fait défaut et l'œuvre d'art faillit ; personne ne s'en occupera à l'exception de quelque rat de bibliothèque, d'étudiants à la recherche d'une thèse ou de sociétés de patriotes désireux d'honorer un ancêtre en le tirant de l'oubli.

Mais retournons à Dante ; personne ne met en doute son absolue maîtrise de la matière (la langue et la rime) et l'on ne fait plus la distinction en usage en Italie au XVI^e siècle, entre la langue poétique et la langue commune. Pour ce qui est de la construction du poème, elle est exaltée par tous et à tous les points de vue, théologique, esthétique, architectural et coloriste.

Mais où dans la Divine Comédie est l'âme universelle devenue œuvre d'art ? Voilà ce qu'il nous intéresse de savoir, afin de trouver sa poésie non dans un épisode, ou même dans plusieurs épisodes assemblés, comme dans une galerie de tableaux dont chacun peut tout aussi bien être mis ailleurs ; mais trouver sa poésie toute vivante dans ses chants et ses tercets.

Benedetto Croce a appelé la Divine Comédie un « roman théologique » ; pour lui la poésie n'est point dans le roman, sa structure et son développement, mais dans la vision poétique de la réalité, homme et nature, que Dante a puissamment rendue dans toutes ses innombrables créations. Pour Croce, la Divine Comédie n'est pas une simple galerie de tableaux, elle est une réalité poétique ; mais l'existence qu'il lui donne (Croce ne le dit pas, mais il est permis de le déduire de sa critique) serait celle d'un parasite du roman théologique ; ou plus exactement le roman serait la construction adaptée au goût de l'époque (et qui nous intéresserait très relativement) dans laquelle Dante aurait déposé les trésors de sa poésie.

La distinction faite par Croce entre roman théologique et poésie mérite toute notre attention afin de voir ce qu'elle contient de vrai et d'acceptable ou d'inconsistant.

Dans toute œuvre d'art, fût-elle la plus petite, — un sonnet, une peinture, une sonate — ainsi que dans chaque vers, ligne ou rythme, il y a toujours la matière qui soutient ce qui pour nous est l'expression artistique; elle ne peut pourtant en être séparée et constitue avec elle un tout.

L'abbé Brémond fait observer la fascination poétique d'un seul vers (« où sont les neiges d'antan ») est comme une mystérieuse incantation, une poésie pure et sans idée, un rythme de sons presque indépendant des images et qui provoquent des sensations esthétiques pures. Mais musique pure, poésie pure ne seront jamais des œuvres d'art si dans leur expression intérieure elles ne font pas une synthèse artistique, si elles ne sont à la fois matière et forme comme disaient les anciens, structure et idée comme nous disons plus communément. Même la poésie intellectualiste à la Paul Valéry, la musique « atonale » à la Berg, la peinture surréaliste à la de Chirico arrivent alors à être « œuvres d'art » si, surmontant la préciosité de la pensée ou l'analyse des sensations, elles s'élèvent à une idée qui s'affirme dans l'âpre matière qu'ils ont choisie pour transmettre leur création.

Si nous prenons non pas un vers, ni une ligne ou un rythme, mais la plus petite œuvre d'art complète en elle-même, un sonnet par exemple, qui dira que tout y est poésie ? ou que tous les vers contiennent une fascination ? Ce sonnet pourra être considéré comme la structure, le support, l'encadrement d'un ou deux vers qui renferment dans leur rythme toute la beauté de la poésie et qui forment une synthèse justement parce qu'ils ont cet encadrement où ils trouvent la lumière poétique qu'ils projettent sur tout le petit poème.

Lisez n'importe quel sonnet de Pétrarque. Le secret de la beauté est là, dans ces moments de révélation :

« La vita fugge e non si arresta un 'ora,
E la morte vien dietro a gran giornate »

(In Morte, IV) ²

Voilà la poésie; le reste est le développement de cette première vision de la réalité appliquée à lui-même, y compris le vers final qui en donne le motif :

« E i lumi bei che mirar soglio, spenti. » ³

(2) La vie s'enfuit et ne s'arrête pas — Et la mort la suit à grands pas.

(3) Et les beaux yeux que j'aime regarder, éteints.

Le sonnet suivant a la même structure :

« Che fai ? che pensi ? che pur dietro guardi
 Nel tempo che tornar non pote omai,
 Anima sconsolata ? »

(In Morte, V)⁴

Dans le sonnet LXXV *In Vita*, c'est la merveilleuse conclusion qui lui donne tout son éclat :

« Allor corse al suo mal libera e sciolta ;
 Or a posta d'altrui convien che vada
 L'anima, che peccò sol una volta. »⁵

Que l'on n'aille pas croire qu'en marquant une différence entre les vers, ou les lignes et les rythmes révélateurs de la pensée et les autres : matière, contours, sons, images réfléchies, nous faisons une distinction arbitraire et séparons la matière de la forme. Non : toutes les parties d'un travail d'art doivent contribuer harmonieusement à sa perfection, aussi bien que toutes doivent former une unité vivante, qui se révèle.

Que fait la nature ? Un corps humain beau et parfait est tel en chacune de ses parties, mais ce qui exprime la vie est un point de synthèse : le visage qui rit, l'œil qui regarde, le mouvement de la course, les gestes, la pose solennelle. S'il n'y a pas l'acte de vivre et l'expression d'une synthèse, la beauté du corps en elle-même ne suffit pas. Mais si, par contre, cette dernière existe elle peut dissimuler quelque défaut particulier qui ne troublera pas l'expression de l'ensemble.

Certains esthètes modernes se sont demandé si une tragédie ou un poème héroïque peuvent se dire poésie vraie. La demande est logique pour ceux qui conçoivent la poésie seulement comme lyrique (lyrique dans le sens d'état d'âme, non de type littéraire). La poésie est contemplation, non pas intellectuelle ou mystique, mais esthétique ; la réalité transformée en beauté et, comme telle, chantée. D'où leur réponse : dans une tragédie, ou toute autre création d'art, il se trouvera des poésies, c'est-à-dire des états d'âme lyriques que le poète exprime, mais ni les poèmes héroïques, ni les tragédies en tant que tels ne sont des poésies.

D'autres corrigent cette conception analytique en disant que tragédies et poèmes tendent à créer l'atmosphère poétique dans laquelle

(4) Que fais-tu, que penses-tu ? Qui regarde en arrière — Dans le temps qui ne peut plus revenir — Ame désolée ?

(5) Alors elle court à son mal, libre et déliée ; à présent l'âme, qui pécha une seule fois, doit aller au bon plaisir d'autrui.

on peut obtenir les états d'âme lyriques qui autrement seraient artificiels et sans efficacité; il naît ainsi une poésie imaginative qui fond l'irréel et le réel.

L'examen de ces points de vue nous conduirait trop loin; qu'il nous suffise de dire qu'ils sont incomplets: ni la galerie de tableaux (pour reprendre cette image) ni l'atmosphère d'ensemble ne nous semblent satisfaisants. Il faut faire encore un pas: la tragédie et le poème épique (et d'autres genres semblables) s'ils sont vraiment de l'art auront un corps et une âme, une matière et une forme, une structure et une idée; mieux encore une réalité poétique, une unité dont les parties — comme dans le corps humain — sont illuminées par des centres d'expression; la valeur synthétique de l'œuvre d'art lui est donnée par sa nature même qui apparaît comme une fin en soi. Fin non pas extrinsèque mais intrinsèque, cette fin avec laquelle la nature est convertible non seulement sous l'aspect philosophique, mais aussi esthétique.

On objectera: les revues militaires de l'Iliade ou de l'Enéide sont-elles donc poésie? Ou l'énumération des navires et la description des boucliers? Et certains discours plus ou moins adaptés aux circonstances? Ces combats qui demeurent en suspens pour nous apprendre les noms de ceux qui fuient ou qui meurent, leur pays d'origine et leurs ancêtres?

Et pourquoi pas? une matière aussi aride peut également contenir l'empreinte féerique de la poésie. Mais à part ce que toute œuvre contient de caduc et qui répond au goût de l'époque (qui ne se maintient pas toujours de même), ces morceaux et d'autres extraits de poèmes peuvent être considérés comme les éléments de structure de l'œuvre servant d'écran à ce qu'il est convenu d'appeler improprement des épisodes. Pensez à Eurial et Niso dans l'Enéide ou à la mort de Pallante, pour ne citer que deux exemples bien connus de tous les élèves de latin. Et comment donc pourraient ressortir les grandes figures de l'Iliade: Ulysse et Diomède, les deux Ajax, Achille et Patrocle, Hector et Enée, sans les descriptions de bataille? Pas plus qu'on ne pourrait ressentir, en dehors de cette atmosphère, le *pathos* que suscitent la rencontre d'Hector et d'Andromaque ou les pleurs des chevaux divins.

Quand nous relisons seulement l'un ou l'autre des passages des poètes épiques ou tragiques, nous nous remettons dans l'atmosphère qu'ils créèrent pour en sentir toute la vie, ou bien nous faisons de l'esthétisme ou de la philologie sans pouvoir réveiller en nous ce moment poétique qu'ils ressentirent et exprimèrent en un tout vivant.

II

En est-il de même de la Divine Comédie ? Voilà le point central du problème, à propos duquel beaucoup ont débattu le pour et le contre. Je résume certaines questions encore en discussion aujourd'hui :

- a) le caractère du poème sacré est didactique, avec un but ascétique qui en lui-même n'est pas poésie ; ce n'est que dans la série des tableaux et des épisodes (assemblés par un léger lien structural) que nous trouvons la poésie.
- b) Dante nous conduit dans un royaume ignoré de nous et donc par sa nature même intellectuel, moraliste et fantastique, nullement poétique. Les personnages par contre peuvent se dire réels pour autant qu'ils transportent dans l'autre monde les passions de celui-ci.
- c) Les allégories sont une nécessité du genre, mais elles ne sont ni peuvent être poétiques, elles sont didactiques et littéraires.
- d) Enfin, le poème est plein de discussions théologiques et philosophiques et d'autres sciences médiévales, avec de continuelles allusions à une petite histoire locale inconnue du lecteur ; tout cela empêche de rendre le sentiment humain universel, qui est la source de la vraie poésie.

J'imagine mes amis dantesques furieux et me disant que ce sont là des critiques d'ignorants, de gens qui n'ont jamais lu le Dante, et donc qu'elles ne peuvent être prises au sérieux. Ils ont pleinement raison, mais ceux qui pensent ainsi seront difficilement éclairés ; ils seraient parmi les nombreux qui aimeraient le Dante si l'on avait aplani la route pour arriver à le comprendre. La plupart d'entr'eux ont été arrêtés par une véritable barricade de livres qui les ont empêchés de pénétrer dans le sanctuaire de la poésie du Dante. C'est pour eux que j'écris cet essai.

Ceux qui soutiennent (ou soutenaient) la thèse de l'art pour l'art, ou celle de la poésie pure et tous les esthétisants anciens et modernes nient à l'œuvre d'art une fin propre. Et ils sont dans l'erreur. Une œuvre d'art peut avoir des fins étrangères à l'art, voulues par l'auteur et qui disparaissent avec l'auteur lui-même ; mais de telles fins n'ont pas d'importance. Si Pétrarque avec son Chansonnier voulait plaire à Laure ou se consoler lui-même ou tout simplement occuper son temps ou encore entendre seulement le son de ses propres

vers, c'était son affaire, qui pouvait avoir une influence sur sa composition ou non.

Une œuvre d'art a des fins intérieures qui se confondent avec sa nature même; si l'auteur sent et veut cette fin, cela peut influencer en mieux ou en pire son œuvre. Virgile voulut glorifier l'empire romain et César Auguste. Son poème fut inspiré par cette idée qui en fut l'âme même; l'œuvre d'art y gagna en tant que son unité intérieure et son but extérieur se combinèrent parfaitement.

Le but didactique, ascétique et mystique de la Divine Comédie est sa vie même. Dante ne pouvait pas ne point le vouloir s'il se décida à la composer. L'harmonie entre la volonté de Dante et la nature de l'œuvre forment une synthèse qui n'est pas artificielle mais essentielle. Tout est dans cette synthèse, structure, personnages, discussions, scènes, effusions spirituelles, imprécations, louanges, allégories, similitudes, rien n'échappe à son empreinte vitale.

On dit que le monde de Dante n'est pas vivant parce qu'il n'est pas réel; ou plutôt qu'il existe dans une réalité qui n'est pas de notre expérience; puisqu'il est une réalité de foi. Les mondes de Virgile et d'Homère sont au contraire vivants, de cette vie qui peut être rendue en poésie. Qui parle ainsi reprend la vieille théorie de la *matière poétique*, que la bonne esthétique a enterrée; cette théorie ne tient pas compte du fait que Virgile et Homère nous parlent non seulement d'hommes mais des dieux, non seulement des batailles et des aventures humaines, mais aussi de l'Olympe et des conflits célestes, du destin et de la volonté divine comme réalités vivantes parmi les hommes. Ciel et terre sont unis dans le sort de Troie et celui de Rome.

Dante peut nous parler à bon droit d'âmes, d'anges, de démons et de saints. Le mécréant qui lit Dante (et Dante peut être lu et étudié par un non croyant) se mettra peut-être dans l'état d'âme du chrétien qui lit Virgile et Homère. L'un et l'autre y voient la transposition du monde humain dans l'Olympe et les enfers païens ou dans les trois règnes chrétiens; avec cette énorme différence qui existe entre l'Olympe incohérent, bavard et sensuel et le ciel des anges et des saints et de la Trinité, c'est-à-dire de la vérité et de l'amour.

Bien des gens ne peuvent se rendre compte comment on peut décrire un monde dont on n'a point connaissance réelle, et le rendre poétique. Mais que font les poètes? Ils créent un monde à eux au delà de l'expérience humaine. Ce qui importe est que ce monde soit humain, habitable par des êtres humains; vivifié par tout ce qui anime l'homme sur la terre, y compris par conséquent la foi et les

mystères divins que nous traduisons par des images, des sentiments et des passions.

Il est convenu de dire, même parmi les fervents de Dante, que le Paradis est moins poétique que le Purgatoire, et ce dernier moins encore que l'Enfer. Pour ceux qui recherchent uniquement le côté dramatique des épisodes et des contrastes, cela peut paraître ainsi; mais pour celui qui sent et comprend la poésie comme une élévation lyrique et une contemplation esthétique, il n'en est pas du tout ainsi. Chaque cantique a son style, son empreinte particulière et sa poésie. Il serait futile de discuter du plus ou du moins à ce sujet.

Et puis les reproches d'anti-poésie (textuellement) faits aux discussions théologiques ou philosophiques de la Divine Comédie valent autant que les critiques faites aux revues militaires, aux discours et aux morceaux oratoires de l'Iliade et de l'Enéide. On a l'habitude de dire que cela appartient au genre littéraire, avec une espèce de concession faite au poète contraint d'en accepter les lois. C'est pour le moins une inexactitude. Tout cela appartient à la structure de l'œuvre, est le corps vivant du poème, tels les piliers d'une basilique ou les larges murs sans fenêtres d'une forteresse.

En lisant l'Enfer, on pourra certes sauter le Chant XI et laisser de côté Virgile expliquant à Dante les raisons des divisions de ce triste royaume. Celui qui ferait cela ne se rendrait pas compte de la structure infernale et perdrait entr'autres la beauté de ce vers :

« Si che vostr'arte a Dio quasi è nepote. »⁶

Et que dire du XXV^e Chant du Purgatoire ou Statius explique la génération humaine et l'infusion de l'âme ? Pour un contemporain du Dante qui aurait participé aux discussions agitées entre les scolastiques pour savoir si dans l'homme il y a plusieurs âmes ou une seule, le poète aurait été le chanteur et le champion de la théorie thomiste. Pour nous, leurs lointains petits-enfants, Dante est grand là, non seulement pour la perfection des vers, la précision des idées, la maîtrise de la langue, mais parce qu'il prépare ainsi le merveilleux tercet sur la création des âmes :

« Lo motor primo a lui si volge lieto

Sopra tant'arte di natura, e spira

Spirito nuovo di virtù repleto. »⁷

(6) « Si bien que l'art humain est petit-fils de Dieu. »

(7) « L'universel moteur, se tournant plein de joie
Vers cet œuvre étonnant de la nature, envoie
De son souffle, un esprit nouveau, plein de vertus. »

Les poètes chantent d'habitude le ciel serein, la verte terre, l'enfant ou les amants; celui qui saura nous donner en poésie le moment sublime de l'animation du fœtus humain sera le poète d'exception.

* * *

Je me souviens d'un professeur d'humanités qui nous disait, à nous enthousiastes d'Horace et de Virgile, qu'en Dante il y avait trop de moyen âge, trop de jalousies de petites villes; la Toscane, quoique terre d'artistes, n'était cependant ni la Grèce, ni Rome dont les héros et personnages historiques ou fabuleux sont éternels; alors que les personnages dantesques, à l'exception de quelques-uns, ne sortent pas du cercle de la Divine Comédie.

Heureusement pour Dante il n'y avait pas encore de moyen âge, et son époque était, pour lui, aussi grande et aussi importante que les précédentes. Dante aussi avait un faible pour l'antiquité classique, il faisait même de Rome un idéal politico-religieux. Mais le professeur d'humanités que j'ai cité avait le tort, commun à tous les classicistes, de faire de l'antiquité grecque et romaine un monde à part, pour ainsi dire hors de toute proportion humaine. Notre culture classique en est toute imprégnée : pour nous Achille, Ulysse, Thésée, Oreste, Antigone, Electre, Hector, Enée, Didon et autres sont des noms vivants même sans que nous ayons lu Homère ou les Tragiques grecs ou Virgile et les autres poètes, parce que notre éducation scolaire les rapproche de nous et nous les rend vivants, plus encore que saint Sébastien ou sainte Agnès, les Macchabées, David et Samuel, qui nous sont connus comme en dehors de l'histoire. Il en est de même pour les héros du moyen âge qui sont entrés en nous avec les romans du XIX^e siècle, Walter Scott avant tous, mi-réels mi-fantastiques. Le cycle même de Charlemagne et celui d'Arthur appartiennent au règne de la fantaisie populaire, tandis que les héros de la Grèce et de Rome entrent dans le royaume de la culture. Voilà pourquoi la plupart des figures qui peuplent la Divine Comédie parlent moins à notre esprit; seulement parce que nous ne sommes pas habitués à eux comme à une histoire qui nous appartienne, histoire du genre humain.

Si ceci peut se dire de nous Italiens et des autres pays latins, que dire du monde étranger? Et pourtant les Allemands et les Anglo-saxons s'intéressent à Dante plus que ne le font les Français et les Espagnols et nombreux sont les fervents de Dante qui ne sont pas catholiques.

A part l'orientation de la culture (qui devrait être révisée non seulement pour Dante mais pour toute la littérature des deux mille ans du Christianisme), le fond de la question est autre. Les figures dantesques, prises n'importe où, étaient fort connues à la moyenne cultivée du temps de Dante; cela suffisait pour en faire la matière de ses créations sublimes, parce que le fait historique (vrai ou faux) ne servait qu'à faciliter la compréhension du lecteur; mais ce qui donnait l'âme n'était pas l'histoire mais la poésie, sa poésie.

Il convient de déblayer le terrain de difficultés semblables, présentées par une critique véritablement absurde. En effet, certains se montrent irrités de ce que Dante prenne au sérieux ou agrandisse poétiquement les passions de petits pays, de factions municipales, de quartiers et de clochers. Mais par quelle fausse perspective historique grandit-on Athènes et Sparte, Thèbes et Mycène ou Troie elle-même, et puis réduit-on au rang de province sans importance la Florence du XIV^e siècle, qui à cette époque était plus importante que les royaumes de France, d'Angleterre, d'Aragon et de Barcelone? La même chose vaut pour Pise, Gênes ou Venise de cette époque, quand la Méditerranée avait plus d'importance que l'Atlantique de nos jours, et que la Chrétienté se battait contre le Croissant pour le sort de la civilisation du monde.

Nous écrivons ceci non pas parce que la poésie a besoin de la « grande » histoire, et des « grands » empires, mais parce que pour sa vie à travers les siècles elle a pourtant besoin d'une tradition de culture et d'être appréciée dans son importance historique, si elle en a une.

Malheureusement il n'en est pas ainsi, pas même dans ces écoles où l'on enseigne le Dante pendant des années entières. Un jeune homme de vingt ans qui étudie la Divine Comédie dans un livre où sont résumés le sens de chaque chant et où les noms de tous les personnages qu'il contient sont signalés avec leurs données historiques est pour moi un jeune homme perdu pour Dante. Je ne jette pas le blâme à Gustarelli⁸; (Homère et d'autres poètes ont été soumis à de pires tortures dans les traductions littérales, imprimées sur deux lignes); je blâme ces professeurs qui obligent les jeunes à faire pénétrer dans leur mémoire des noms qui étaient, par exemple, Alexandre et Napoléon, des contes de Mangona, Sassol Mascheroni, Alberto Camicione des Pazzi et autres personnages du XXXII^e chant de l'Enfer. Après

(8) André Gustarelli, *Il Poema Sacro-Riassunto e schemi per lo studio etc.* — Milano.

avoir fait bon effet en classe, tous ces noms et le chant entier (si toutefois il avait été lu)seront vite oubliés.

Mais qui a la prétention de se rappeler la foule des noms de l'Iliade ou le chant dans lequel se trouvent Pandoque, Lysandre, Pirase ou Pilaste ? Les personnages du Jugement Dernier de Michel-Ange sont là pour donner à la peinture son caractère propre qui est de représenter le Jugement Dernier, et il ne pouvait être peint uniquement avec un certain nombre de saints qui nous sont connus et de pêcheurs que nous supposons devoir se trouver dans l'Enfer, tels Caïn et Judas. Cette foule (grecque, romaine, médiévale, qu'importe ?) donne un décor à la réalité poétique que sont l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis. Les noms qui émergent sont comme des figures qui interrompent la ligne du paysage et lui donnent du relief. L'artiste, comme le poète, les marque et les anime par un trait, et elles demeurent des figurines transparentes ou appuyées et robustes, qui ne s'oublent jamais parce qu'elles répondent à une réalité humaine et ont une vitalité éternelle.

« Ricordati di me che son la Pia;
Siena mi fè, disfecemi Maremma :
Salsi colui che innanellata pria,
Disposando n'avea con la sua gemma. »
(Purg. V)⁹

Quatre vers : toute une histoire trouble et une figure angélique.

« Gridava : Lano, si non furo accorte
Le gambe tue alle giostre del Toppo. »
(Inf. XIII)¹⁰

Et plus loin :

« O Jacopo, dicea, di Sant'Andrea,
Che, t'è giovato di me fare schermo ?
Che colpa ho io della tua vita rea ? »
(Inf. XIII)¹¹

(9) « Ressouviens-toi de moi, la Pia : c'est moi-même.
Sienne fut mon berceau, mon tombeau la Mare ;
Il le sait bien, celui qui d'abord m'épousant
Avait mis à mon doigt l'anneau de diamant ! »

(10) S'éciait, le suivant : — Tes jambes, O Lamo n'eurent tant de prestesse
aux joutes du Toppo.

(11) « A quoi bon, Jacques de Saint André,
Sous moi te sépare contre tant de furie ?
De quoi fus-je complice en ta coupable vie ? »

Ce sont des traits et des souvenirs qui animent une scène et dérivent les personnages avec un réalisme incomparable. Il y a de ces traits par centaines, et voilà qu'émergent les figures et les scènes qui ne mourront jamais, parce que leur signification et la poésie qui les crée sont éternelles.

Bien sûr, il faut avoir de la culture et même de la culture historique pour comprendre Dante. Mais l'histoire ne se mesure pas avec le critère politique de la grande ou de la petite nation. La toute petite Grèce et les îlots de l'Hellade eurent une histoire qui pour nous (comme signification et comme symbole) est plus grande que celle de Rome. L'histoire médiévale des papes et des empereurs, des rois et des républiques est aussi humaine et grande que celle de la Grèce et de Rome. Toute histoire est matière à poésie, du moment qu'elle est cueillie dans ce que la vie a d'éternel et d'universel, rendue par des images et des sentiments, et transfigurée en une vision de beauté.

J'ai lu, il y a quelques années, l'étude d'un Français dont je n'ai pas retenu le nom, qui affirmait l'impossibilité de faire de la poésie humaine avec des personnages non-humains, (anges, démons, âmes) en dehors d'une vie vécue humainement. Ceci n'est pas une idée nouvelle, c'est un des nombreux refrains que certains esthètes répètent tantôt pour Milton, tantôt pour le Dante. Je cite un cas qui me concerne, pour démontrer combien cela est diffus, au point d'en arriver à toucher des hommes tels que Croce. Ce dernier ayant lu la première partie de mon poème¹² « Les Anges » — me dit que, bien qu'y trouvant des mérites littéraires et des passages intéressants, il ne croyait pas qu'à propos des mystères chrétiens on puisse créer de la vraie poésie. Il prend comme point de départ sa propre philosophie pour arriver à son esthétique (ou vice-versa). C'est pour cela qu'il a appelé la Divine Comédie *roman théologique*, non pas dans un sens péjoratif, mais pour indiquer que le tissu de l'œuvre n'est qu'un moyen occasionnel pour la poésie de Dante; seule la partie humaine et humainement sentie est celle à laquelle Dante pouvait donner l'âme poétique. Selon un tel critère, il est sans importance que Capaneo soit dans le troisième giron du septième cercle de l'Enfer ou dans la vallée de Thessalie; pour ce qui est de la poésie Capaneo reste une figure, mouvement, psychologie et symbole. Nous n'acceptons aucunement une telle désintégration : Capaneo sent et parle ainsi parce qu'il est

(12) *Il Cielo della Creazione* — Paris, Bloud et Gay, 1932.

El Cielo de la Creacion — Buenos Aires, Tiempos Nuevos, 1940.

dans l'Enfer et donc il a sa personnalité propre *B*; s'il était encore dans la vallée de Thessalie il serait Capaneo *A* et parlerait autrement.

D'autre part, ceux qui croient que l'Enfer, le Purgatoire, le Paradis ne sont pas des ambiances naturelles pour la poésie et que les figures humaines y sont altérées et acquièrent une réalité qu'elles n'ont pas en ce monde et une proportion qu'on ne peut mesurer avec notre expérience, sont plus logiques que Croce; mais ils sont eux aussi dans l'erreur, parce qu'ils croient ou que Dante décrit une réalité extra-humaine, mieux encore : le véritable Enfer, le vrai Paradis et le vrai Purgatoire, ce qui n'est pas le cas; ou bien que Dante en créant son atmosphère de fantaisie pour son monde poétique ne l'a pas comparé au nôtre, de façon que les passions, les actions, les pensées et les affections, tout cela ne soit pas notre réalité humaine-ment vécue.

Le grand mérite du poète est que son monde a son équilibre propre, sa nature, ses lois, sa logique interne; ce monde est une création pour qui la théologie, la philosophie, l'architecture ont constitué le schéma et la structure, et Dante y a mis la richesse de son inépuisable fantaisie. Quand nous entrons dans ce monde nous en sentons le parfait équilibre, comme si c'était une réalité. La poésie anime ce monde et y est intégrée au point de former une œuvre de fusion parfaite.

Les démons, les anges, les saints sont démons, anges et saints, mais ils sont à notre mesure et sentent comme nous. Celui qui lit le savoureux chant XXII de l'Enfer où dix démons accompagnent Dante et Virgile pour passer la *bolgia* des baratiers, (qui se trouvent dans la «*pegola spessa*») cette scène d'ensemble entre les démons et les pêcheurs, ne pourra pas ne pas noter la finesse des reliefs psychologiques, l'extraordinaire évidence des actes et des sentiments et verra combien Dante transporte ce monde dans l'autre, tout en nous faisant vivre la vie de son fantastique Enfer.

La scène des transformations, dans les chants XXIV et XXV de l'Enfer, toute de fantaisie et d'irréalité dirait-on (les grands poètes de l'antiquité en ont chanté des mythes de métamorphose), est au contraire d'un réalisme palpable et vivant : la psychologie humaine est là en abondance; ce monde vulgaire, ces bas-fonds de la société que Dante y représente, deviennent des motifs de haute tragédie. Les derniers vers avec lesquels il termine la scène peuvent sembler être la copie d'une scène populassière ou de taverne, et cependant ils ont un son profond de poésie :

« L'anima ch'era fiera divenuta

si fugge sufolando per la valle
e l'altro dietro a lui parlando sputa.»

(Enf. XXV) ¹³

* * *

Les imprécations de Dante sont pleines de colères continuelles contre tout et contre tous. J'ai entendu des catholiques (pas des Italiens, heureusement) choqués à l'idée que Dante ait traité si mal papes, évêques et prêtres. L'un d'eux entr'autres me disait ne pas avoir compris comment Benoît XV ait pu écrire la lettre connue à l'occasion du sixième centenaire dantesque, et, comme d'habitude, il parlait contre l'esprit des *combinazioni* italiennes. Mais à part cela, ses imprécations sont-elles poésie ou morceaux oratoires ?

Dante, le premier personnage de son poème, est lui aussi un sujet de poésie, il est le protagoniste. C'est de ce point qu'il faut partir. Le héros de l'Iliade est Achille, Enée celui de l'Enéide, Godefroy de Bouillon celui de la Jérusalem Délivrée; le héros de la Divine Comédie n'est pas Virgile ou Béatrice, c'est Dante. Soit qu'il contemple ou discute ou accepte les instructions de Virgile et les reproches de Béatrice, ou qu'il maudisse ou fasse maudire par ses personnages, qu'il jouisse, souffre, se purifie, soit heureux, c'est toujours lui qui fait l'expérience de la vie naturelle et surnaturelle, philosophique et mystique, vulgaire et sublime.

Cette expérience est personnelle pour Dante et universelle pour l'homme, pour le chrétien, qui fait pénitence pour arriver à la récompense ou qui s'exerce dans cette vie pour

«...divenir del mondo esperto
E degli vizi umani e del valore.»

(Enf. XXVI) ¹⁴

comme il le fait dire à Ulysse. Mais Dante a son idéal politique civil, moral et spirituel; il base la réforme du monde sur un Empire juste et une Eglise purifiée; il est aussi le poète-prophète.

On dira : où le prophète se montre, le poète s'enfuit. Non, dans la majorité des cas, il demeure toujours le poète, et — puisque *aliquantum dormitat Homerus* — on peut tout au plus dire que certains de ses passages sont quelque peu hors de ton ou trop insistants. A

(13) « L'âme, en reptile ainsi sur nos yeux transformé,
S'enfuit par le vallon ténébreux, en sifflant;
La suit l'autre derrière, et crache en lui parlant. »

(14) « ... de voir et d'étudier le monde
Et l'homme et ses vertus et sa perversité. »

part les jugements historiques sur Boniface VIII (nous en reparlerons), qu'on lise le XXVII^e chant du Paradis : après un de ces moments lyriques sublimes (dont seul Dante a le privilège) et qui commence :

« Al Padre al Figlio allo Spirito Santo »

où en évoquant le Dieu de tout le Paradis, Dante lui-même ne peut s'empêcher d'exclamer :

« O gioia ! o ineffabile allegrezza !
O vita intera d'amore e di pace !
O senza brama sicura ricchezza ! »¹⁶

Saint Pierre se tourne vers lui et lui dit :

« . . . Se io mi trascoloro,
non ti meravigliar ; che dicendo io
vedrai trascolorar tutti costoro. »¹⁷

et il continue :

« Quegli che usurpa in terra il luogo mio,
Il luogo mio, il luogo mio, che vaca
nella presenza del Figliuol di Dio, »¹⁸

Ici le poète et le prophète atteignent au sublime ; pour revenir sur une idée déjà exprimée mais rendue plus évidente par l'exemple que nous avons sous la main, un pareil moment de sublimité est à ce point lié à la scène et aux contrastes de lumière et d'ombres qui en émanent, que si on les supprimait pour un instant et saint Pierre mis hors du temps et de l'espace, son allocution n'aurait plus aucune proportion et pas même de signification.

Prenons l'autre scène également sublime mais par un autre aspect, un aspect tragique sans limites, celle du XIX^e chant de l'Enfer, où le poète fait feinte que Martin III, qui se trouve dans le trou des simoniaques, attendant Boniface, discute avec Dante lui-même qui lui parle. Le chant commence par les vers célèbres, qui aujourd'hui (les cas de simonie étant rares et peu connus) ne font pas grande impression, mais qui à l'époque de Dante devaient frapper comme d'un remords la conscience de beaucoup :

(15) « Gloire à Dieu ! Gloire au Père, au Fils, à l'Esprit ! Gloire ! »

(16) O bonheur ineffable, extase sans pareille,
Vie entière d'amour, d'allégresse et de paix,
Richesse sans désir assurée à jamais ! »

(17) « . . . Si je me transecolore,
Ne t'émerveille point ; car tu verras encore
Ces esprits, moi parlant, changer tous de couleur. »

(18) « Celui qui, sur la terre, est assis en mon lieu,
En mon lieu, sur mon siège, entends-tu ? car il vaque
Aux yeux du Rédempteur, unique Fils de Dieu,

« O Simon Mago, o miseri seguaci
 Che le cose di Dio, che di bontade
 Deono essere spose, voi rapaci
 Per oro e per argento adulterate;
 Or convien che per voi suoni la tromba... »¹⁹

L'autre morceau, également dédié en grande partie à Boniface VIII, est le récit de Guido da Montefeltro dans le XXVII^e chant de l'Enfer; un récit qui fait frémir. Qu'il suffise d'en citer ces deux vers :

« Domandommi consiglio, ed io tacetti
 Perchè le sue parole parver ebbre. »²⁰

On discute, et avec raison, sur les jugements de Dante, à savoir s'ils sont ou non historiquement exacts; ils ne le sont pas toujours; ce qui peut se dire de tout auteur en ce qui concerne les jugements qu'il porte sur ses propres contemporains. Mais c'est une erreur de supposer à Dante un sens critique historique presque impossible, en particulier pour ces personnages avec lesquels il avait des relations diverses. Mais comme poète, outre-passant la réalité historique, il atteint la réalité idéale; il crée ses personnages, leur donne le souffle de sa création poétique. Boniface VIII est une de ses créations immenses, et tout en exploitant l'histoire et la légende, Dante le crée au delà de l'histoire. En tant que Pape, Dante lui-même l'appelle le Christ dans les vers célèbres du XX^e chant du Purgatoire :

« Veggio in Alagna entrar lo fiordaliso
 E nel vicario suo Cristo esser catto. »²¹

mais comme homme il en fait un symbole de la corruption ecclésiastique de ce temps, afin de la combattre, en souhaitant une purification générale; de cette façon Dante a créé un type immortel. Il nous déplaît qu'il porte le nom de Boniface VIII, qui fut un grand pape malgré ses défauts; mais bien plus qu'à Dante il faut en faire reproche à ceux qui effacèrent ses bulles sur les registres des papes et profanèrent ses os. Temps de foi immense mais aussi de passions terribles.

(19) « Magicien Simon, et vous tous misérables,
 Qui, des choses de Dieu, ces dons inviolables,
 Promis à la vertu, faites, cœurs de vautour,
 Pour or et pour argent un trafic adultère !
 Ma trompette pour vous va sonner sur la terre... »

(20) « Et demandant conseil; mais je retins ma lèvre :
 La sienne dans le vin paraissait s'inspirer; »

(21) « Je vois dans Alagni les fleurs-de-lys paraître
 Et le Christ prisonnier dans son représentant. »



Passons à un autre point. Un des tourments dans les écoles et au dehors, pour ceux qui étudient Dante est sa façon continuelle d'avoir recours à des données astronomiques, qui demeurent criptiques pour beaucoup et retardent, dit-on, le flux poétique des chants dantesques.

Mettons hors de discussion le système Tolomaïque sur lequel le Paradis est construit; pour nous (comme du reste pour Dante lui-même) il n'est qu'une représentation. Les données astronomiques pour indiquer les jours, les heures, les moments nous plaisent peut-être peu; je dis peut-être car il se peut qu'il y en ait qui les goûtent. La faute en est un peu à nos montres qui ne nous obligent plus à regarder le soleil et les étoiles pour savoir à quelle heure du jour ou de la nuit nous sommes, et qui, de plus, retarderaient notre hâte de vivre, cette hâte de vivre qui, en fin de compte, nous prive de bien des joies.

A l'époque de Dante la connaissance de l'astronomie était pour ainsi dire générale et ne déplaisait nullement. Du reste nos paysans et nos bergers (et je pense qu'il en est de même dans les autres pays) en savent long sur les étoiles; je me souviens que quand j'étais jeune garçon et souvent en contact avec de vieux paysans, j'avais plaisir à rester avec eux le soir en regardant les étoiles pour m'en faire dire les noms et raconter les légendes.

Certaines notes poétiques sont comme certaines phrases musicales : leur époque passée elles ne plaisent plus, ou elles plaisent comme musique de cette époque, comme les arpèges et les trilles de la fin du XVIII^e siècle. Ceci étant dit, on ne peut nier que dans la majorité des cas les précisions astronomiques de Dante contiennent de la belle poésie, tout comme il y a de la belle musique dans les arpèges et les trilles du Pergolèse ou de Paisiello. Pourquoi ne serait-elle pas poétique l'image de

« E l'onde in Gange da nona riarise. »²²

peut-être parce que de l'autre côté se trouvait

« Cadendo Ibero sotto l'alta Libra. »

(Purg. XXVII)²³

Il faut tenir compte de tout le contexte pour en découvrir les subtiles beautés au milieu de certaines scories, nous les appelons ainsi parce qu'elles ne touchent plus notre fantaisie.

(22) « Aux ardeurs de midi s'embrasait l'eau du Gange. »

(23) « Sous la Balance alors l'Ebre s'obscurcissant, »

Pourra-t-on dire de même de certaines similitudes physiques ou mathématiques dont Dante parsème ici et là ses chants ? Certains pensèrent que de telles similitudes ne sont pas aussi poétiques que d'autres empruntées à la nature et aux animaux, comme le fait si bien Homère; mais ceci est une des nombreuses erreurs des «classicistes». La similitude est un des truchements poétiques les plus employés, spécialement par les poètes épiques et didactiques. Et cela est naturel : nous apprenons et nous sentons par la voie des comparaisons. Si le sujet de la comparaison est vivant et suggère en nous des images et des sensations connues, il projette son pouvoir de connaissance et son pouvoir émotif sur les idées abstraites et les sentiments de l'esprit, et nous les fait comprendre et vivre.

Dante use de ce moyen peut-être plus qu'Homère; il en avait grand besoin pour nous faire pénétrer dans son monde de fantaisie à travers celui de la réalité. La justesse d'observation et le réalisme sculptural de ces similitudes sont inégalables comme la suivante si connue :

«E si ver noi aguzzavan le ciglia,
Come vecchio sartor fa nella cruna.»
(Enf. XV) ²⁴

et cette autre :

«Similmente operando all'artista,
Ch'ha l'abito dell'arte, e man che trema.»
(Par. XIII) ²⁵

Qui ne se souvient du début de certains chants ? Le XXI^e de l'Enfer :

«Quale nell'Arzanà dei Viniziani» ²⁶

le XXIV^e de l'Enfer :

«In quella parte del giovanetto anno» ²⁷

le XXX^e de l'Enfer :

«Nel tempo che Giunone era crucciata» ²⁸

et surtout le XXIII^e du Paradis :

«Come l'augello in tra l'amate fronde...» ²⁹

(24) « Comme un vieil artisan sur le chas de l'aiguille,
Elles écarquillaient leurs yeux fixés sur nous. »

(25) « Elle est l'humble ouvrier dont la main incertaine
Tremble, quoique pourtant il sache son métier. »

(26) « Comme à Venise, au temps du givre et de la glace »

(27) « A la fleur de l'année et quand l'astre du monde »

(28) « Dans le temps que Junon, de Sémélé jalouse, »

(29) « L'oiseau
Dans le feuillage aimé »

A ce propos, le printemps dernier, tous les matins pendant deux mois environ je voyais de ma fenêtre entre 5 et 6 heures du matin un petit oiseau immobile au haut du buisson le plus élevé attendant le soleil, et je me souvenais de ces vers immortels :

« E con ardente affetto il sole aspetta
Fiso guardando, pur che l'alba nasca. »

(Par. XXIII) ³⁰

Les comparaisons tirées de la physique et de la mathématique ? et pourquoi pas ? Ce sont des réalités qu'il met en poésie et qui acquièrent une vie en rapport avec la scène qu'il décrit ou l'idée qu'il veut rendre. Il faut lire Dante sans hâte pour goûter un tercet comme celui-ci :

« E indi l'altrui raggio si rifonde
Cosi come color torna per vetro
Lo qual dietro a sè piombo nasconde. »

(Par. II) ³¹

ou comme cet autre :

« Tornan dei nostri visi le postille
Debili si che perla in bianca fronte
non vien men tosto alle nostre pupille. »

(Par. III) ³²

et encore :

« E si come saetta, che nel segno
Percuote pria che sia la corda queta,
Cosi correnmo sul secondo regno. »

(Par. V) ³³

Il serait oiseux de continuer à rechercher ces bijoux de la poésie, mais malheureusement il y a ceux qui n'en voient pas l'éclat.

La critique reproche à Dante son symbolisme et les allégories que nous trouvons du commencement à la fin. Il est entendu qu'ils ne plaisent pas à l'esthétique moderne. Symboles et allégories sont

(30) « Et l'œil fixe, épiant dans le ciel l'aube blanche
Du jour avidement il attend le réveil. »

(31) « Et d'où le rays revient sur lui-même en arrière,
Ainsi que la couleur réfléchie en un verre
Que l'on a revêtu par derrière de plomb. »

(32) « Nous voyons notre image à ce point effacée
Qu'au milieu d'un front blanc une perle placée
Se détache plus vite en l'éclat de la peau »

(33) « Et telle, quand la corde encore vibre et tremble,
La flèche touche au but, ainsi tous deux ensemble
Dans le second des Cieux abordions en courant. »

des éléments didactiques qui ne vivent par eux-mêmes, ils retardent les sentiments et les élans poétiques et sont une matière qui se transforme difficilement en poésie. Mais on ne peut nier que Dante excelle dans l'art de donner vie aux symboles et aux allégories et de les transformer aussi en poésie, surmontant presque toujours le didactisme et l'obstacle du fantastique.

Quand il emprunte les symboles à la tradition classique (Caronte, Mynosse, Cerbère, Pluton, les Erinnyes, les Harpies, le Minotaure, et d'autres) il leur donne un caractère tout à lui, dans le cadre de son règne, et ainsi ce sont des êtres vivants et non des larves, ni des symboles didactiques. Ses créations propres : la Fortune, Gérion, Caton, La *Femmina Scialba*, Lia et Rachel, Matelda, — personne ne pourra dire que ce sont des symboles placés là comme certaines compositions de peintres ou de sculpteurs, qui ont besoin à leur tour d'une explication.

Virgile sera la Philosophie ou la Raison naturelle, Béatrice la Théologie ou la vie surnaturelle : tout ce que les fervents de Dante voudront ; mais ils sont le Virgile et la Béatrice de Dante, créations vivant d'une vie propre, ou mieux encore des prolongements de la personnalité même de Dante. Quelle humanité en Virgile, et quel sens paternel, quels traits réalistes et quelle plasticité ! Certains critiques italiens du siècle dernier ont écrit que Béatrice n'était pas une vraie femme, que l'amour de Dante était intellectualiste et irréel. Ceux qui parlent ainsi n'ont rien compris au culte médiéval et symboliste de la femme, ni à la réalisation dantesque de l'amour transposé des sens au règne de l'esprit et fécondé par une grande conception mystique. Si l'on n'entre pas dans cette atmosphère, Béatrice reste incompréhensible : il faut la sentir telle qu'elle apparaît dans le Paradis terrestre (quand elle lance ses reproches à Dante) et telle que peu à peu elle se transforme dans le Paradis. Si le lecteur ne faisait pas ceci il ressentirait un continuel déséquilibre dans les sentiments de Dante, dans le Paradis il chante souvent les beautés de Béatrice et son amour pour elle.

« Io mi rivolsi all'amoroso suono
Del mio conforto, e quale io allor vidi
Negli occhi santi amor, qui l'abbandono. »
(Par. XVIII) ³⁴

(34) « Au doux son de la voix de mon enchanteresse
Je retournai la tête, et quel feu de tendresse
Luisait dans ses yeux saints, je ne le décriai pas. »

Et plus loin :

«Già eran gli occhi miei rifissi al volto
Della mia Donna, e l'animo con essi.»

(Par XXI)³⁵

Et enfin :

«Dal primo giorno ch'io vidi il suo viso
In questa vita, insino a questa vista
Non è il seguire al mio cantar preciso;
Ma or convien che il mio seguir desista
Piu dietro a sua bellezza, poetando
Come all'ultimo suo ciascun artista.»

(Par. XXX)³⁶

Ainsi Dante relie toute sa poésie au nom de Béatrice et fait un tout de son amour terrestre et de celui de sa vision au Paradis. Le premier a été purifié, élevé et sanctifié; il n'y a ni discontinuité ni altération.

Enfin si le Lion, la *Lonza* et la Louve du premier chant ne plaisent pas, ainsi que le célèbre *Veltro* ou l'Aigle du Paradis, (et personne ne dira que c'est là poésie) ils ont leur fonction didactique, comme certains chants explicatifs, et comme la vision du Paradis terrestre, qui est un beau *pageant* mais non pas poésie, à l'exception de quelques touches merveilleuses dans les couleurs et dans la préparation de la scène de Béatrice, les pleurs de Dante, Laété qui lui enlève la mémoire de ses fautes pour le rendre :

«Puro et dispoto a salire alle stelle.»

(Purg. XXXIII)³⁷

(A suivre)

(Traduit de l'italien par Fiammetta Sforza).

LUIGI STURZO

(35) «Déjà vers le front de ma céleste Dame
Je reportais mes yeux, avec mes yeux mon âme»

(36) «Depuis le premier jour où je vis sa figure
Dans ce monde jusqu'à cette vision pure,
Je l'ai chantée et sans m'interrompre un moment.
Mais il faut à présent, ainsi que chaque artiste
A son dernier effort, qu'ici je me désiste
Et renonce en mes vers à suivre sa beauté.»

(37) «Et dispos à monter aux étoiles de Dieu.»

POÈMES

ÉROS POURSUIVANT

Le langage des mains est le plus fort langage,
Et celui des regards est le plus rayonnant.
Mes mains, je les possède à peine, elles voyagent,
Caravellant vers l'ombre où rêvent chair et sang.
Et mes yeux sont-ils miens, ces messagers d'eux-mêmes ?
Le goût est une chose et l'odeur un pays.
Moi dissous, non-dissous, je m'affirme que j'aime,
Et je n'aime que moi, ce moi qui me trahit.
Ce moi, c'est mille oiseaux échappés à leur cage,
Cent mots balbutiés sans rime ni raison,
Et pourtant c'est par eux que je fais oraison.
Et c'est de ces oiseaux que fait un grand carnage
Le chasseur innommé qui me poursuit toujours,
Le chasseur inconnu dont j'aime en moi l'amour.

HIVER 41

Si le couteau du froid cherche la nuit mes côtes,
Puissé-je l'éviter et sauter de côté,
Puisse rien n'arriver qui vienne par ma faute.
Que l'étrange secours ne me soit pas ôté.
Si la faim me tenaille et l'insomnie me hante,
Tiens du moins le remords de mon âme éloigné,
Et fais que par mon chant puisse être témoigné
Tout l'amour que je porte au pays qui m'enfante.
Notre esprit tout tendu vers des tâches petites,
S'enrouler bien le soir, garder un peu de pain,
N'avoir pas les pieds froids et dominer sa faim,
Sera comme un soldat debout dans sa guérite.
La rafale d'ici rafle là-bas les vies
Humaines par milliers. Ce mauvais courant d'air
Là-bas est un démon sifflant dans un désert.
Mon âme, sois plus douce et n'en sois pas ravie.

L'ÂME DES ANIMAUX

Les animaux quand ils sont très beaux ont une âme,
Mais pour la voir, il faut presser très fort leur cœur,
Alors il en jaillit une sorte de flamme
Laquelle peut atteindre à de grandes hauteurs.

ET L'AMOUR ME DISAIT

Et l'amour me disait : Ce n'était pas l'amour
Et l'amour me disait : Mais si c'était l'amour
Et ce qui me disait : L'amour et pas l'amour,
C'était encor l'amour

BALLADE DU SANG HUMAIN

Ils en ont distingué maint et maint,
L'un plus bleu et l'autre plus rouge,
Un du nord, un du sud qui bouge,
Un des richards, un propre à rien,
Un sale, juif ; un propre, aryen,
Un pour palais, l'autre pour bouge,
Le sang court dans tous les humains.
Arbre de sang, blanc, bleu et rouge,
Souche de tous nos brindillons,
Toi de Jacob et de Jessé,
Qui ne voudras jamais cesser,
J'ai beau sentir haine ou mépris,
Je sais que je me suis mépris,
Même sang court dans tout humain.
Prince que jamais je ne nomme,
Qui est futur, passé, présent,
Très ancien, nouveau, superhomme,
Donne-moi du moins en présent
De savoir qu'en toi comme en nous
Le cœur fait marcher à grands coups
Même sang dans tous les humains.

A L'ÉCOUTE

L'amour mendiant d'amour sur les pas de la porte
 Epie en vain les pas d'Amour mendiant d'Amour.

LARMES

L'amer amour me point ; je suis cerné de larmes.

LE FLEUVE AMOUR

Chaque fois nous allons un peu plus près d'Amour.
 Vois-tu, c'est un grand fleuve où je crains notre chute.
 Au-dessus de l'abîme ouvert, notre âme lutte
 Gémissante, attirée, au bord d'un grand bruit sourd.

FUYANTES ÉTERNITÉS

Je tiens à bras tendus tant d'amitiés diverses,
 Je m'éparpille en tant d'amours et d'unités
 Que je ne sais plus bien si j'ai jamais été
 Et je me perds au sein d'ivresses que me versent
 Ces fuyantes éternités.

L'IDÉE

Un jour ayant goûté suffisamment les choses,
 Tirant d'elles tout leur amer et tout leur beau,
 Je croiserai les bras et je prendrai la pose
 De ceux qui vont trouver la paix de leur tombeau.
 Alors je tâcherai, d'un regard général,
 Unissant les beautés éparses dans le monde,
 D'en faire une idée une et tellement profonde
 Qu'elle m'introduira dans le monde idéal.
 Pourtant je sais qu'un souvenir particulier
 Brillera dans l'esprit ainsi qu'une étincelle
 Toujours présente ; et ce que je crus oublier
 En lui redeviendra chose et rose immortelle.
 Il est la gerbe et l'œil ; il est fait pour lier
 En astres qu'il fleurit les fleurs qu'il fait briller.

JEAN WAHL

PRIMAIRES ET DOCTRINAIRES OU L'ÉCOLE DES DUPES

VI

*Montréal, ville de clochers et d'arbres verts.
Meneken.*

Mon ironie vous cachait-elle, ami lointain, que j'aime mon petit peuple, que tout ne me fait point horreur chez lui? Que n'ai-je le talent de vous conter son histoire, une histoire qui nous consolerait de toutes les déclamations des orateurs! En ses commencements, mon petit peuple fut plus qu'un peuple héroïque, ce fut un peuple de saints. On l'a dit, on l'a répété en rythmes si niais qu'on ne le croit pas. Que Bremond n'a-t-il écrit nos origines? Il fallait qu'un Goyau s'en mêle. Nous n'eûmes, quant à nous, que des rimeurs du vers ou du husting.

Point riches, nous n'avons à offrir que ces prouesses qui répètent en province et en colonie les combats dont toutes les autres histoires sont pleines. Nous rappelons avec amitié trop tendre nos premiers souvenirs parlementaires, petites histoires encore, commencements de toutes les démocraties. Nous avons survécu: d'autres ont survécu, qui n'a survécu? Mon patriotisme donnerait volontiers tout ça qu'on trouve partout pour le frais tableau de nos origines religieuses: elles sont notre gloire et notre noblesse.

Nos annales relatent qu'à la fondation de Ville-Marie on ne prenait garde de fermer sa porte. Parmi ces frères, il n'y avait pas larrons. Ces saints: la France venait fonder une chrétienté aux bords du Saint-Laurent. Le reste du continent fut abandonné surtout aux aventuriers, aux trappeurs, aux trafiquants d'alcool et de fourrures, plus loin, aux chercheurs d'or. Ville-Marie n'était qu'une humble chrétienté. Pas de sotte éloquence: songez pourtant aux carmélites qui vont se cloîtrer en exemple au cœur des pays païens. En ce premier Montréal, il y avait une petite troupe venue cultiver la terre, réciter d'interminables chapelets, le soir, dans ce poste à l'orée d'un continent perdu dans les forêts, venue pour *faire* de la terre et d'autres petits chrétiens robustes. A Ville-Marie, on peinait d'ur, et l'on priait pour que les missionnaires jésuites au fond de l'Ontario prissent des âmes à pleins filets.

C'était ça sans enluminures, ami lointain, c'était ça, mon petit

pays, et il reste de ça plus que de larges traces. Ce n'est pas en vain que la plus grande mystique de France, Marie de l'Incarnation, vint se percher sur le rocher de Québec, et qu'à tout coup elle sortait des colloques divins, qui laissent encore une lueur dans ses papiers, qu'elle sortait de ses extases pour apprendre le B, A, ba, aux petites sauvagesses. Mon histoire est une belle histoire.

Saviez-vous que nous devons le jour à des saints et des mystiques ? Il y eut un sieur de la Dauversière, bonhomme et bourgeois de province qui portait le cilice, selon le romantisme pieux de ce siècle moins modéré qu'on nous le montre. Il y eut M. Olier, un des maîtres inquiets et tendres de la spiritualité classique. Il y eut des femmes, beaucoup de femmes, en ces temps que les femmes poursuivaient, dans une dévotion qui ne paraît étriquée qu'aux sots, ces rêves de chevalerie qui avaient déjà provoqué avec Dieu la vocation de saint Ignace.

(Saint Ignace, Ignace de Loyola, permettez-moi, ami lointain, de me pencher sur une de ses images. Cet Espagnol est un peu à nous, puisque ses fils furent nos premiers martyrs. Lorsque je pense à saint Ignace, je le vois seul et silencieux, sans bruit, regagner comme si de rien n'était, et sa besogne terminée, la petite cellule où mourir. Ce boiteux en robe noire avait été sous l'empereur Charles, au bord des guerres de religion, un reflet de Dieu en Europe, et il mourait sans plus d'éclat que la couleur de sa soutane. Je trouve ça beau comme saint François Xavier *qui meurt devant le continent d'Asie* ou que le missionnaire mutilé qui revenait chercher un nouveau martyr chez nous. Ces hommes étaient lourds de Dieu : ils n'avaient qu'à marcher leur pas pesant et volontaire. Et, général méticuleux, saint Ignace, du haut du ciel, surveillait les missions du Canada et l'avant-poste de Ville-Marie. Notre histoire est une belle histoire.)

Le paysan s'avancait lentement. Il déboisait, il dessouchait, il faisait peu à peu de la terre. Ce fils de Français était si sûr de son courage qu'il ne craignait point les familles de quinze, de vingt enfants. Plus il y aurait de bras, plus il y aurait de terre, et les angélus sonneraient de plus en plus nombreux aux églises coloniales qui s'échelonnaient aux rives du fleuve. Quand ils revenaient de la chasse au sauvage ou à l'Anglais, ils posaient leurs armes et leurs sacs pour pencher leurs faces barbues sur les *bers* nouveaux : les délicats découvrent-ils la pastorale sous le chromo ?

Pas de race plus chrétienne. Dieu était encore pour elle l'homme de Galilée, et saint Joseph leur donnait une image à la porte de l'église. Ils croyaient comme des *habitants*, et c'était suffisant et c'était beau, et Marie de l'Incarnation avait été mystique pour eux tous, comme

Brébeuf et Lallemant avaient été martyrs pour eux tous, pour nous tous.

Ami lointain, notre histoire est une belle histoire. Les orateurs ont voulu broder sur sa simplicité : c'est Péguy qu'il faudrait et le Francis Jammes des bons jours. Je voudrais qu'un autre Juif de bonne volonté fit par exemple un CHANT DE JEANNE LE BER, comme il écrivit celui de Bernadette : la recluse qui, dans sa retraite murée, attendait la flotte anglaise, admirable défaitisme des âmes mystiques.

Il y a un récollet, un frère Placide ou Didace (je ne sais plus le nom, j'ai lu des choses si plates sur lui) il y eut un frère Isidore qui fut le Martin de Porrès de la Nouvelle-France. Il y en eut d'autres qu'on trouvera, lorsque nos pompiers historiens voudront chercher une histoire sans panache. Sainte-Anne de Beaupré d'un bout, Notre-Dame-de-Bonsecours de l'autre : sanctuaires marins, oratoires agricoles où l'on demandait le miracle, lorsque ce petit établissement mystique renouvelait le miracle des premières chrétientés.

Ça n'a pas cessé. Le GRAND PAPINEAU, comme on l'appelle, perdait-il la foi des siens, qu'ils assistait à la messe pour ne pas scandaliser sa paroisse. Il y eut alors des jeunes gens qui s'embarquèrent à la défense du pape. C'était au commencement de ces guerres nationales, à leur petit matin, lorsqu'elles n'ensanglantaient pas encore un monde devenu fou. Ces garçons avaient la foi, ils portaient le scapulaire du Mont-Carmel et un chapelet indulgencié dans leur poche. Heureuse d'aller se battre pour le Saint-Siège, j'estime cette croisade plus pure que la plupart des autres : ils allaient délivrer le pape prisonnier, simplement, dans un cœur naïf et qui ne s'embarrassait des sévères théories dogmatiques de leurs évêques, Bourget ou Laflèche. Ils consentaient de payer de leur sang la bénédiction du Saint-Père. Qu'un poète lourd et candide ne nous a-t-il chantés ? Je ne vous nomme pas nos poètes, ce serait trop triste.

Notre peuple était resté chrétien. Si ses élites donnaient dans une libre-pensée au rabais, ses oblats, ses jésuites couraient le Grand Nord. Des missionnaires, ils en avaient de reste, pour l'Afrique et le Japon. Ses filles allaient en Amérique du Sud, au pays de Rose de Lima.

Il y eut le Congrès eucharistique, qui vida toutes les campagnes, dans un rayon de cent milles. On n'avait pas encore d'autos : on prenait le train, au risque de ne trouver point de gîte à Montréal, vicillotte Ville-Marie, un peu ridicule, toujours fidèle, avec ses *police-men* à gants blancs et ses victorias sous les arbres de la rue Saint-Denis.

Je me rappelle un vieux médecin : laissez-moi conter l'histoire de ce vieux médecin de mon pays, un grand vieillard qui, durant quarante-cinq ans, fut dérangé toutes les nuits par les malades des rangs et des concessions. Toujours sur la route, il avait trois plaisirs : une fille religieuse, un fils prêtre et, seul vice, une pipe qui l'accompagnait partout. Deux courtes journées par année, il venait à Montréal se munir de médicaments. A soixante-dix ans, il tomba foudroyé, et il vivota dix ans. Sa femme s'était alitée la même année que lui, et je les vois quelques heures avant de mourir (il prévoyait sa mort à un jour près) se faire rouler en chaise jusqu'au lit de sa femme pour lui dire « au revoir dans le ciel ». Il allait au ciel comme il allait aux malades et avec la même volonté patiente et tendre.

Au Congrès eucharistique, cet homme s'était donné deux jours de congé pour voir les rues où passerait la procession, et, à la procession, pour s'agenouiller avec tout son petit peuple devant le bon Dieu porté par un cardinal.

Ce petit peuple était si chrétien, ami lointain, qu'il s'indigna lorsqu'un farceur écrivit le complot des francs-maçons qui profaneraient ces fêtes en logeant pêle-mêle les prêtres étrangers dans les mauvais lieux. Cette simplicité ne vous touche-t-elle pas ?

En ces années vivait aux flancs de notre Mont-Royal le plus humble des frères, un portier de collège qui, lorsqu'il ouvrait la porte ne manquait jamais de donner en même temps qu'une médaille bénite quelque conseil de piété, un homme qui ne vivait qu'en Dieu et qui ne le savait pas. Par ses prières survenaient des miracles, disait-on. Il construisit une petite chapelle à son saint d'élection, saint Joseph, le plus humble des saints : savait-il qu'après y avoir cherché des miracles, son petit peuple, naïf comme lui, même si d'aventure il risque un coup d'œil vers les esprits forts, son petit peuple viendrait y trouver surtout des conversions.

J'en puis rendre témoignage, ami lointain, combien de fois, l'été, sous les grands arbres de ce versant, l'automne, sous les feuilles rouges, l'hiver, lorsque la neige reste nette et propre comme une maison hollandaise, je monte à l'Oratoire. Ce ne sont pas les béquilles et les autres ex-votos qui m'attirent, ni les pèlerins américains aussi naïfs dans leurs visages candides, ce sont les confessionnaux où le vieux portier, le bon frère André, achemine les pénitents récalcitrants. Notre peuple est si profondément chrétien que, lorsque les pécheurs abondent trop, on construit une large basilique pour les absoudre.

On les voit ensuite, l'œil ailleurs et un sourire joyeux et timide

à la bouche, descendre les longs escaliers où ils s'enfargent dans les dévotés qui font pèlerinage à genoux.

Je ne sais, ami lointain, si cette basilique est laide ou ne l'est pas. Que m'importe ! Je me souviens d'un pauvre diable, à la Fête des Martyrs canadiens, qui alla y refaire sa première communion, assommé par la grâce, qu'il n'avait pas demandée et qui était venu le chercher au milieu des mornes plaisirs qui le conduisaient au suicide.

Quand je revois l'histoire de mon petit peuple, quand je pense à lui, ami lointain, en dépit des incroyables qui parlent trop fort pour que ce soit sérieux, en dépit de cette ville qui devient un pays de mission, je suis sûr de son salut, des mystiques ont fondé Ville-Marie et les pauvres gens, ses premiers habitants, menaient la vie des saints dans le monde, la plus belle.

Alors, quand je vois sur son Mont-Royal, la basilique au saint Joseph qui vient panser les blessures ordinaires de son corps et de son âme, je me rappelle ce que me disait une bonne âme : « Pourquoi n'avoir pas sur la montagne une église à la Vierge aussi ? » Celle-là serait l'église de la reconnaissance. C'est la madone de Bretagne ou de Normandie qui guidait les vaisseaux malsains et les conduisait en six semaines par les mers du vieux temps, de la Manche aux havres de Québec et de Montréal. C'est la Madone qui leur a gardé leur langue et leurs coutumes. C'est elle qui a donné ces missionnaires aux pays impossibles qui font la conversion des infidèles en fumant une pipe de tabac canadien. C'est elle qui, à travers mille gaffes et au milieu d'autres groupes pas toujours commodes, leur a donné patience et leur évita les gaffes irréparables. C'est elle qui va chercher l'âme de ces Canayens voltairiens qui se souviennent sur leur lit de mort de leurs *concessions* natales et de l'église où le curé parlait de dîmes et de tempérance avec la foi forte et débonnaire de celui qui ne s'en fait pas. C'est la Madone qui garde paradoxalement les Canadiens pour je ne sais quel destin.

Enfin, cher ami, ce que je veux, c'est que mon petit peuple, dont la vie fut rude et privilégiée, puisqu'il reste vraiment chrétien, c'est qu'en vieux paysan, il consente à demander moins et qu'il chante, sur un rythme de Péguy, un Te Deum à la Madone, comme faisait une fondatrice de chez nous, la Mère d'Youville, lorsque brûla son hôpital : la plus sainte des façons d'implorer.

Et nous reparlerons un autre jour de nos folies trop contingentes : mon petit peuple sait jeter aussi un regard fervent sur l'éternel.

LA POLITIQUE

LA POLITIQUE DES GRANDES PUISSANCES ET LES SPHÈRES D'INFLUENCE

Les événements ont apporté tant de nouveaux traits au tableau de la politique des grandes puissances, qu'il semble indiqué d'en parler une fois de plus et de renvoyer au prochain article le problème de l'Europe.

Le rejet par le gouvernement soviétique d'une offre de médiation du Département d'Etat des Etats-Unis pour la reprise des relations diplomatiques entre Moscou et le gouvernement polonais de Londres indique que la Russie considère l'Europe orientale comme sa sphère d'influence et que l'intervention des autres Etats est « indésirable ». L'amendement de la Constitution soviétique, garantissant aux Etats de l'Union des Républiques Soviétiques une plus grande marge d'autonomie en matière politique extérieure et militaire ouvre des possibilités encore incalculables pour une politique de sphères d'influence, si le gouvernement russe choisit cette voie.

Le discours du général Smuts a provoqué une ample discussion sur l'unification du Commonwealth britannique, nécessaire afin que celui-ci puisse jouer son rôle comme la troisième puissance de la « trinité ». De nombreux hommes d'Etat britanniques, notamment lord Halifax à Toronto et monsieur Hoare Belisha à la Chambre des Communes, les premiers ministres et les chefs de l'opposition des grands Dominions¹ ont pris position en faveur de cette thèse. Cependant le Premier Ministre du Canada en formulant les objections de son pays se vit appuyé par presque tous les groupes de l'opinion publique canadienne.

L'idée du système régional panaméricain fut appliquée par les Etats-Unis qui refusèrent de reconnaître le nouveau régime bolivien et exercèrent une pression sur l'Argentine pour forcer ce pays à rompre ses relations diplomatiques avec les puissances de l'Axe.

Déjà, à la suite des conférences de Moscou et de Téhéran, nous avons souligné que l'organisation internationale future ne sera pas fondée sur le principe dominant à la Société des Nations de l'égalité de tous les Etats, grands ou petits. Nous avons indiqué que les signataires s'orientaient vers une répartition de vastes responsabilités entre les grandes puissances sur les territoires qui rentrent dans leur ellipse. Les derniers événements ont confirmé cette impression au point que l'on se demande si nous ne sommes pas à la veille d'une renaissance de cette ancienne formule de la « politique de pouvoir », la « sphère d'influence ».

La conception des sphères d'influence n'a jamais été reconnue par le droit international. Cette notion apparaît dans certains textes du Con-

(1) Nous n'employons ce terme périmé que pour des raisons de commodité. En réalité il est vidé de son sens comme l'a récemment démontré F. R. Scott dans une excellente étude : « The End of Dominion Status » : *American Journal of International Law*, vol. XXXVIII No 1, jan. 1944.

grès de Berlin (1876) où les grandes puissances européennes se répartirent les territoires coloniaux de l'Afrique. Mais ces provisions n'ont jamais été incorporées dans le droit international. La doctrine de Monroe constitue la seule concession faite à cette théorie par la communauté des nations : le code de la Société des Nations reconnaît aux Etats-Unis le droit de s'opposer à toute intervention des nations européennes sur le continent américain.

Si, actuellement, l'idée que les grandes puissances sont en droit d'organiser autour d'elles un cercle d'Etats satellites et protégés gagne de plus en plus de terrain, on n'emploie pas l'expression discréditée de « sphère d'influence » ; mais lorsque Walter Lipmann ou l'ancien sous-secrétaire d'Etat Sumner Welles préconisent l'établissement de « systèmes régionaux », il est difficile de déterminer des nuances entre ces deux concepts².

Quel que soit le terme choisi, il implique qu'une grande puissance s'entoure d'Etats réduits à un statut inférieur. Bien que formellement ils conservent leur indépendance la grande puissance devient l'arbitre suprême de toutes les frictions qui peuvent naître dans son champ de rayonnement. Sans doute le « système régional » ne s'oppose pas nécessairement à la création d'une organisation internationale dans laquelle les grandes puissances pourraient coordonner leurs intérêts (comprenant aussi ceux de leurs satellites) ; mais un petit Etat appartenant à un système régional n'aurait pas le droit d'en appeler à un arbitrage extérieur. Dans ce système la Pologne par exemple devrait pour tous ses problèmes en recourir à la Russie Soviétique, ou le Panama aux Etats-Unis. Le gouvernement de l'Etat satellite doit naturellement être « amical » et servir les intérêts de l'Etat protecteur ; il ne pourrait pas rester neutre dans un conflit affectant la grande puissance.

La décentralisation de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques qui prévoit que chacune des seize républiques dont elle se compose aura désormais droit à sa propre armée nationale et à une représentation diplomatique à l'étranger ouvre sans doute une page importante de l'histoire du vingtième siècle. Cette réforme contient des possibilités de manœuvres diplomatiques encore imprévisibles dont les Russes pourront se servir ou ne pas se servir suivant les circonstances : suivant, surtout, l'atmosphère de confiance ou de méfiance qui dominera ses relations avec les autres grandes puissances. Il serait trop naïf de supposer que l'U. R. S. S. songe à se faire représenter par seize délégués à des conférences internationales futures afin d'y avoir plus de voix et plus de poids. Seize ministres russes à Ottawa seraient un gaspillage de personnel inutile. La plupart des républiques autonomes de l'U. R. S. S. étant situées aux frontières de cet empire, la réforme constitutionnelle permettra un règlement direct de « questions de voisinage ». On pourra

(2) La place nous manque ici pour examiner les développements respectifs en Amérique. Disons en passant que la résistance de l'Argentine — qui dans le passé maintint des relations commerciales plus étroites avec les pays de l'Europe qu'avec les Etats-Unis ! — prouve que nous sommes plus loin d'une intégration effective de l'hémisphère occidentale que les Sumner Welles et les Walter Lipmann ne voudraient le reconnaître.

ainsi envoyer à Constantinople à côté d'un ambassadeur russe, des ministres représentant les Républiques arménienne et trans-caucasienne; en Roumanie un ministre de la république Moldave; en Finlande, un ministre de la république Carélienne; en Iran, des ministres des républiques trans-Caucasienne et, évidemment en Pologne, des ministres des républiques Ukrainienne, Russe Blanche et des trois républiques Baltes. La représentation directe d'intérêts régionaux auprès du voisin facilitera des règlements d'ordre technique.

La conception russe de la fédération présente un aspect insolite. Jusqu'à présent les Etats d'une fédération, tout en maintenant une certaine souveraineté administrative, économique, sociale et culturelle, s'en remettaient à l'organisme supérieur pour l'exercice de certains droits, notamment celui de la défense militaire et de la représentation diplomatique à l'étranger. Tel a été le procédé historique de la Fédération américaine, de la Fédération allemande sous Bismark, de la Fédération helvétique, etc. Les Russes procèdent exactement en sens inverse : les seize républiques autonomes sont fermement maintenues dans le cadre administratif de l'U. R. S. S. Comment concevoir que des Etats aussi étroitement intégrés puissent jamais conduire leur politique extérieure d'une manière indépendante ? Personne ne s'attendra à ce qu'ils représentent des intérêts particuliers qui ne coïncideraient pas entièrement avec ceux de la grande Union.

La portée de la réforme constitutionnelle que nous venons d'indiquer ne se borne pas seulement aux effets de la représentation diplomatique de chaque république fédérée. Le fait que la souveraineté des Etats membres du Commonwealth soviétique ne soit pas formellement limitée en ce qui touche leurs relations extérieures constitue une invitation virtuelle aux Etats limitrophes d'Europe orientale, du Moyen-Orient et d'Extrême-Orient à participer au système russe sans perte apparente de prestige. Le sacrifice d'une part négligeable de leur souveraineté nationale pourrait bien leur sembler compensé par la sécurité acquise sous la protection de la première puissance militaire du monde.

Une telle extension de zones d'influence russes à la Méditerranée, à l'Océan Indien et dans le Pacifique contient des germes d'une expansion pacifique vers les mers libres, et aurait des conséquences immenses sur « l'équilibre de pouvoirs ».

L'effet de la réforme constitutionnelle russe sur les pays d'Europe dépendra évidemment des conditions politiques et sociales qui y prévaudront au lendemain de la guerre. On peut bien envisager une telle situation en Europe où de larges sections des populations, comprenant des groupes qui ne favorisent pas nettement le communisme, trouveront un avantage immédiat en se mettant à l'abri des conflits militaires et des troubles économiques par leur incorporation dans un puissant Commonwealth.

Cela n'irait certes pas sans modification de la structure interne des Etats affiliés. Personne ne peut mesurer exactement jusqu'à quel point, consciemment ou inconsciemment, la Tchécoslovaquie par son traité d'assistance mutuelle avec l'U. R. S. S. s'est résignée au statut de république soviétique. Dans son discours le président Benès, tout en affirmant

que la République tchécoslovaque restera une démocratie, suggère qu'elle restreigne le nombre des partis politiques. Suivant le docteur Bénéš, il ne devrait y avoir dans la Tchécoslovaquie future que trois partis. Il y avait avant la guerre une vingtaine de partis politiques en Tchécoslovaquie où les trois principaux groupes nationaux, Tchèques, Slovaques et Allemands-Sudètes étaient respectivement représentés au Parlement par au moins cinq partis. Ce nombre serait réduit à trois, et il n'y aurait qu'un seul parti pour chaque groupe national. Cela nous laisse rêveur; l'idée d'un parti unique, quelle que soit son idéologie, évoque plutôt la dictature que la démocratie.

Un changement de constitution est une question interne. C'est ce que monsieur Cordell Hull a tenu à souligner lors de sa conférence de presse, tout en ajoutant que la question n'avait pas été soulevée lors de ses consultations avec les chefs soviétiques à Moscou. Ce fait ne corrobore pas exactement l'impression de confiance cordiale que les communiqués de Moscou et de Téhéran avaient donnée au public.

A d'autres signes, il semble que les relations entre les membres de la « trinité » passent une fois de plus par une phase de coordination insuffisante : la Russie a refusé de façon polie mais déterminée l'offre des bons services du Département d'Etat des Etats-Unis pour le règlement du conflit russo-polonais; la presse soviétique s'est fait l'écho de rumeurs de négociations germano-britanniques de paix séparée; des attaques russes contre la politique « pro fasciste » du Vatican ont été qualifiées de « literary incendiary bomb » par le New York Times.

Un mot sur l'Italie du Sud. L'espoir que la déclaration de Moscou sur la restauration de la démocratie en Italie constituait un accord de principe idéologique entre les trois signataires ne fut pas entièrement justifié jusqu'ici. Peu de progrès furent réalisés en vue de la restauration de la démocratie en Italie. Les cinq partis démocrates italiens sont plus que jamais maintenus loin du pouvoir. Leur congrès dut se contenter de voter des résolutions contre le régime du roi et du « néo-fascisme », résolutions qui impliquaient une critique de l'attitude des autorités d'occupation. Voici un état de choses des plus déplorable qui n'est que partiellement compensé par les progrès qu'on peut constater dans les relations entre les gouvernements alliés et le Comité Français de la Libération à Alger.

Les Soviétiques semblent réclamer plus de liberté pour les mouvements populaires italiens, et en demandant cela ils peuvent s'appuyer sur les textes de Moscou. Que les dirigeants anglo-américains aient mauvaise grâce à reconnaître la légitimité de telles représentations, au moment où les Soviétiques pour leur part, montrent de l'humeur quand leurs alliés veulent intervenir dans les questions politiques qui se posent en Europe orientale, n'est pas trop surprenant. Qui nierait que la Grande-Bretagne n'ait un intérêt légitime dans les affaires de la Pologne puisqu'elle déclara la guerre à l'Allemagne pour respecter son traité d'alliance avec la Pologne ?

Il ne faut pas beaucoup d'imagination pour percevoir les dangers que devrait créer une division de l'Europe en deux sphères d'influence absolues représentant des régimes politiques et sociaux opposés.

LE SYSTEME BRITANNIQUE

Le système pan-américain constitue pour M. Sumner Welles le prototype d'un système régional intègre. C'est suivant ce modèle qu'il suggère de construire une nouvelle organisation mondiale dont quatre « systèmes régionaux » formeraient la base : le système de l'Empire britannique, celui de l'U. R. S. S., celui de l'Union pan-américaine et un système asiatique dominé par la Chine. Le système britannique se distingue des autres. Organisé à une époque où la domination des mers garantissait sa cohésion, il s'étendait, sous la protection d'une flotte toute puissante, sur tous les continents. Le général Smuts se rend compte de cette faiblesse à une époque où d'autres moyens de communication sont entrés en concurrence avec la navigation maritime, et où l'Angleterre ne possède plus la première flotte du monde. C'est ainsi qu'il préconise la formation d'un grand Etat européen qui, sous l'hégémonie britannique, donnerait aux systèmes du Commonwealth un centre de gravité, égal à celui des autres systèmes continentaux.

Evidemment, les gouvernements en exil sont dans une situation trop précaire pour prévoir définitivement l'avenir de leurs pays. Il ressort toutefois des déclarations de porte-parole belges, norvégiens et du ministre des Affaires étrangères des Pays-Bas qu'ils étudient la question sérieusement. Ce dernier se demande si une telle constellation britannique sur le continent européen aura l'appui des Etats-Unis. Sans une alliance anglo-américaine permanente aucune stabilité ne lui semble possible en Europe occidentale.

La proposition de renforcer les liens entre les membres du Commonwealth existant n'a pas reçu un accueil unanimement favorable. Le discours de lord Halifax à Toronto a provoqué les objections du Canada, formulées par le premier ministre Mackenzie King : « Derrière la conception préconisée par lord Halifax et le général Smuts apparaît l'idée d'une rivalité inévitable entre les grandes puissances. Est-ce que le Canada, situé géographiquement entre les Etats-Unis et la Russie soviétique, et en même temps membre du Commonwealth britannique, pourrait, même pour un instant, appuyer une telle idée ?... Il ne me semble pas être question d'équilibrer le potentiel humain et les ressources — ou en d'autres termes, le potentiel militaire et industriel — de trois ou quatre Etats dominants. Ce qu'il nous faut attendre c'est l'intime coopération parmi ces grandes puissances et tous les autres pays animés d'un même esprit ». Se référant à la déclaration de Moscou qui prévoyait un système auquel appartiendraient toutes les nations amies de la paix, monsieur King remarque : « On suggère maintenant que le devoir primordial du Canada serait suivant lord Halifax de poursuivre dans toutes les affaires extérieures, (politique étrangère, défense nationale, questions économiques, affaires coloniales et transports internationaux) une politique commune conçue et exécutée par tous les gouvernements du Commonwealth. Je maintiens qu'à part du problème de savoir comment une telle politique commune pourrait être atteinte ou sanctionnée, une telle conception va à l'encontre de l'établissement d'une sécurité mondiale effective, et, par conséquent, est opposée aux intérêts véritables du Commonwealth lui-même ».

Le Premier Ministre canadien n'accepte pas de voir son pays s'incorporer dans un « système régional » soit celui du Commonwealth britannique, soit celui de l'Union pan-américaine³. Le Canada entend jouer un rôle indépendant entre les trois systèmes britannique, américain et russe, et à les « balancer » commercialement à son avantage. En ce faisant, monsieur King croit qu'il fera une meilleure contribution à la communauté internationale qu'il ne le ferait en se soumettant à l'un des trois blocs, dont l'exclusivité « va à l'encontre d'une sécurité mondiale effective ».

Le Canada, tenant la quatrième place parmi les nations unies, est aujourd'hui le plus puissant des petits Etats, et comme tel prédestiné à jouer le rôle de porte-parole de leurs intérêts à la future conférence de la paix⁴.

La conception que trois ou quatre grandes puissances puissent tailler le monde en zones d'influence et le policer conjointement apparaît trop simpliste. Cela deviendra encore plus évident lorsque nous étudierons de plus près les problèmes de l'Europe. Le jour où le vieux continent, qui jusqu'à présent, fut le centre de gravité du monde, se trouvera libéré de la tyrannie nazie nous y verrons surgir des forces considérables s'opposant à sa division en deux zones d'influence, ce qui équivaldrait à sa domination par des puissances extra-continetales.

Le salut de l'humanité ne peut pas reposer sur une organisation arbitrairement imposée par les grandes puissances. Norman Angell nous met en garde contre la tentation de compromettre les principes pour la sauvegarde desquels nous avons pris les armes, nous rappelant que nos ennemis déclenchèrent cette guerre en s'attribuant le droit d'imposer leur volonté aux voisins plus faibles⁵.

Sans doute l'évolution économique et technologique du vingtième siècle demande l'intégration d'entités géographiques toujours plus grandes, à l'intérieur desquelles des questions économiques et administratives seront réglées dans un esprit de bon voisinage. Mais cette tendance ne nous mènerait qu'à des conflits encore plus effroyables que ceux que nous connaissons, si nous n'arrivions pas à édifier le plus tôt possible cette organisation internationale que les conférences de Moscou et de Téhéran nous ont promise; si nous ne savions pas établir une autorité suprême où toutes les nations prendront leur place, et à laquelle les plus grandes puissances du monde seront soumises.

La coopération permanente des grandes puissances dans un « équilibre de pouvoirs » raisonnable est une condition essentielle de l'ordre futur. Elles devront prendre leurs responsabilités dans certaines régions géographiques. Mais il ne devra tout de même pas y avoir des « zones d'influence » ou des « systèmes régionaux » hermétiquement clos, d'où un petit Etat satellite ne pourrait pas en appeler à un tribunal international supérieur et impartial.

RICHARD PIRQUET

(3) L'appel de l'Irlande au Canada à propos des demandes des gouvernements de Washington et de Londres de cesser les relations diplomatiques avec l'Allemagne et le Japon est un indice de cette nouvelle position du Canada.

(4) "The Great Dilemma", Free World, February 1944.

DOCUMENTS SUR LA FRANCE

II

LES ÉVÉNEMENTS D'AFRIQUE VUS DE BERLIN ET DE VICHY

L'occupation totale. — Le drame de Toulon. — La pression allemande et la politique de Pierre Laval. — Le régime de Darlan et les négociations Giraud-de Gaulle.

Les Américains débarquent en Afrique. L'Empire s'unifie dans la lutte. Mais Hitler occupe l'ancienne « zone libre ». Pierre Bernus (correspondance de Clermont-Ferrand au *Journal de Genève*, 17 décembre 1942) en décrit les conséquences.

Auparavant, en « zone libre », « grand était le nombre de gens qui, dans la mesure où leurs intérêts n'étaient pas affectés par les événements, étaient convaincus qu'ils ne couraient aucun des risques auxquels on est exposé au nord de la ligne de démarcation et que leur existence se poursuivrait sans grosse secousse jusqu'à la fin de la guerre... »

Aujourd'hui tous s'aperçoivent que la guerre est toujours là. Partout des uniformes allemands. Et « ce qui a peut-être le plus frappé la population, c'est la disparition des uniformes français, exception faite de ceux de la police. » Cette disparition « fait ressortir d'une façon frappante l'état où l'on est réduit ». Au point de vue matériel, le changement « doit avoir des conséquences en fait de ravitaillement, ne serait-ce qu'en raison de l'évanouissement des stocks constitués par l'intendance... Il est à prévoir que les restrictions seront sévères au cours de cet hiver où l'on manquera aussi, totalement, de certains produits coloniaux dont de petites quantités étaient jusqu'ici parvenues aux consommateurs français.

« Les derniers événements auront enfin sans doute pour la France un résultat unificateur. Ils paraissent devoir rapprocher moralement les deux zones dont les habitants, du fait de leurs régimes différents, n'étaient pas toujours sur le même plan... »

Parmi ces événements, le plus tragique a été le sabordage de la flotte. Quinze jours après, ses circonstances restent encore enveloppées de mystère. Une correspondance de Toulon au *Journal de Genève* (10 décembre) relève le mutisme des officiels et réfute certaines « fables » : celle d'après laquelle il y aurait eu des « milliers de morts et de blessés » ; celle d'un combat d'artillerie entre les navires et les forts ; celle qui mentionne des combats de rues. Si d'ailleurs Hitler n'a pas occupé Toulon dès auparavant, les Toulonnais « sont convaincus que l'exception consentie temporairement pour le camp retranché fut en réalité dictée aux autorités occupantes par les nécessités d'une préparation insuffisamment avancée à la date du 11 novembre. Ils sont conduits à cette conviction par la rapidité et par la minutie avec lesquelles fut accomplie, dans la nuit du 26 novembre, l'occupation de cette place militaire. Secret dans la concentration des troupes, rapidité foudroyante dans l'emploi des moyens, précautions de toutes sortes pour juguler les résistances possibles, occuper les points névralgiques et tirer le profit maximum de l'opération, tout, dans l'action du 25-26 à Toulon, a révélé une science, une maîtrise

qui rappellent les précédents de l'Axe depuis 1938. Avoir pu s'emparer sans coup férir de l'arsenal sans qu'un outil fût détruit, immobiliser les représentants du pouvoir central, fermer au dernier moment les seuls chenaux non minés de la rade par lesquels les navires eussent été tentés de fuir, neutraliser les forts, autant d'opérations audacieuses et délicates qui, de toute évidence, nécessitaient une savante préparation. »

Un peu plus tard les langues se délient. Mais on continue à tout ignorer de ce qui a précédé l'ordre de sabordage (*Journal de Genève*, 16 décembre 1942). « Sur les événements de la nuit, c'est-à-dire sur les préparatifs allemands... rien, absolument rien. Ni les équipages, ni les commandants, ni le service de renseignements ne semblent avoir connu quoi que ce fût. En tout cas, ils ne furent pas alertés, quelque invraisemblable que cela paraisse; les troupes allemandes ont pu se présenter devant la porte du fort principal qui commande la place de Toulon, et enfoncer la porte, s'en rendre maîtres sans rencontrer de résistance.

« Ils ont pu de même pénétrer — on ne sait comment — dans l'Arsenal, dont les portes massives ne portent aucune trace de violence, s'emparer de l'outillage, des magasins, de la pyrotechnie. Mais ce qu'on savait moins, c'est qu'il s'en est fallu d'un cheveu — de quelques minutes — que les troupes allemandes devançaient le sabordage des navires, qui seraient en ce cas tous tombés, intacts, en leur pouvoir sans coup férir...

« ... Le vœu des marins eût été de pouvoir fuir plutôt que de se voir envoyer au fond de l'eau. Là-dessus, les témoignages sont unanimes. Un jour nous saurons probablement par des rapports officiels combien il fallut de fermeté et de diplomatie aux états-majors responsables pour résister à l'impatience des équipages désireux de mettre la mer entre eux et les envahisseurs.

« Pourquoi donc la flotte française de Toulon n'a-t-elle pas pris le large ? En attendant que toute la vérité soit connue, je crois qu'on peut donner trois raisons. En premier lieu, une raison de discipline, d'obéissance aux ordres du pouvoir central envers lesquels la flotte est demeurée loyale jusqu'au bout; en second lieu, la crainte de représailles contre la population civile et les prisonniers français en Allemagne; enfin, en troisième lieu, à l'heure où fut reçu l'ordre de sabordage, il n'était plus possible à la flotte de fuir. Et voici pourquoi : les navires, actionnés au mazout, ignorant à la fois le danger qui les menaçait et l'espoir qui leur restait de s'évader, avaient besoin d'un temps minimum de trois heures quinze, et même de trois heures quarante-cinq pour être mis sous pression et pouvoir appareiller. Instruits à 4 h. du matin de l'opération des Allemands, les navires ne pouvaient donc songer à prendre la mer avant 8 h. 30 du matin, au plus tôt. Or, bien avant cette heure, les Allemands, qui étaient déjà dans les forts, à l'Arsenal, à la Préfecture maritime, montaient à bord des navires de guerre amarrés à quai et se présentaient aux officiers de quart. La flotte était prisonnière dans le moment même où elle coulait. « Vous coulez votre navire, dit un officier allemand à un officier mécanicien français qui ouvrait la dernière vanne de son navire. Vous êtes fou ! — Peut-être, répondit le Français. Je ne l'aurai pas, vous non plus ! » Tout le drame de Toulon est là, dans sa grandeur tragique. »

L'Allemagne cache mal son désappointement. Elle fait le bon apôtre. « Aussitôt après la cessation des hostilités, écrit-on de Berlin au *Journal de Genève* (9 décembre 1942), le Reich chercha à se rapprocher de son ancienne ennemie, prouvant ainsi qu'aucune haine n'emplissait les cœurs allemands. » Mais un mauvais génie s'en mêle, M. Murphy. « Ce diplomate sut adroitement jouer avec les sentiments des Français. Il ne se montra pas ennemi de la France, mais au contraire se posa ouvertement comme un ami. A cette époque déjà, il se déclara nettement contre le général de Gaulle, que les Anglais appuyaient. Il chercha un atout sur lequel il pût compter le cas échéant. Le gouvernement français d'alors, dirigé par l'amiral Darlan, crut en la loyauté de M. Murphy... » Nommé consul général à Alger, il prépara le débarquement. Alors « M. Laval demanda de pouvoir s'entretenir avec le chef du Reich, qu'il rencontra à Munich. L'homme d'Etat français avait en poche une série de propositions, mais lorsqu'il arriva vers minuit dans la capitale bavaroise, tous ses plans et ses possibilités politiques se révélèrent caducs, tant se précipitaient les événements. Aussi les déceptions succédèrent-elles aux déceptions, et M. Laval n'eut plus aucune proposition réalisable en mains, tous les sujets qu'il tentait d'exposer ayant changé complètement de nature dans les dernières heures, voire les dernières minutes. Il rentra donc les mains vides. » Vint ensuite Toulon, « scène triste et sans grandeur » selon Mussolini; vint la démobilisation. « Seule, comme un drapeau flottant, la silhouette du maréchal est encore haute. Le peuple français, estime-t-on à Berlin, a, semble-t-il, perdu de son ressort; et le destin de la France paraît pour le moment, sinon sans issue, du moins problématique. »

On voit la nature des insinuations que l'Allemagne prodigue à Pierre Laval. Elle continue à désirer « l'adhésion volontaire de la France à la politique de l'Axe ». Et Laval persévère à y travailler. Pourtant, constate le *Journal de Genève* (15 décembre), « un ralliement de la France officielle n'aurait, à l'heure actuelle, qu'une faible portée morale et politique. M. Laval a reconnu lui-même que l'opinion française n'est pas unanime à partager ses vues. On peut même dire, d'après les témoignages qu'on reçoit, qu'elle est plus hostile qu'avant les derniers événements à la thèse qu'il défend avec une ténacité toute auvergnate. » Et la *Berliner Börsen Zeitung*, dans une correspondance de Vichy : « D'une façon générale, on remarque que les gens préfèrent se serrer la ceinture d'un cran plutôt que d'aider à essayer de sortir de la situation embourbée actuelle. Ils ont appris qu'ils avaient perdu la guerre en 1940, mais se refusent à le croire. »

L'Allemagne fait mine d'offrir une atténuation des barrières entre les diverses zones d'occupation (cinq, et non pas trois comme on le dit communément, car, sans compter l'Alsace-Lorraine, il y a deux zones interdites différentes, plus une zone militaire le long des côtes). En échange, le contrôle germano-italien « s'exercera sur tout le pays, et principalement sur les moyens de communications et de transports; on prévoit la création de Kommandanturen dans tous les départements et une collaboration plus étroite entre la police française et les organes policiers de la Wehrmacht et de la Gestapo; il est probable, en outre,

que les ordonnances prises par les Allemands dans la zone occupée seront appliquées sur le territoire entier. Lorsque ce régime sera établi, rien ne s'opposera au retour du gouvernement à Paris, puisqu'il y trouvera les mêmes conditions qu'à Vichy. Mais il demandera, avant d'opérer son transfert, de reprendre le contrôle de la presse dans tout le pays » (*Journal de Genève*, 8 janvier 1943).

L'armistice se trouvant abrogé en fait, écrit Pierre Bernus (*Journal de Genève*, 20 janvier 1943), « le chef de l'Etat et son gouvernement étaient dans la nécessité de déterminer l'attitude qu'il y avait lieu d'adopter à la suite d'une modification aussi profonde de l'état de choses établi en juin 1940, soit que, considérant que celui-ci avait entièrement pris fin, ils s'inspirassent de l'attitude observée par le roi des Belges, soit qu'ils crussent préférable d'admettre le fait accompli et de rechercher, par des conversations, une adaptation à la situation nouvelle.

« Ce dilemme était tout théorique, car il était évident, au seul examen de la politique suivie depuis ce printemps, que le maréchal chef de l'Etat et le président Laval avaient leur siège fait et qu'ils n'avaient pas l'intention de s'écarter de la ligne de conduite qu'ils ont suivie depuis le retour du second au pouvoir. Si l'on avait eu le moindre doute à ce sujet, les pleins pouvoirs que le Maréchal a donnés au président Laval l'auraient dissipé. Peu après, par la lettre qu'il a adressée le 5 décembre au chancelier Hitler et qui a été rendue publique une dizaine de jours plus tard, le chef de l'Etat confirmait ce qui d'ores et déjà avait été discerné par tout observateur attentif. Depuis juin 1940, son idée directrice a été manifestement qu'il importait avant tout qu'il se maintînt coûte que coûte au sommet jusqu'au bout et qu'à cet effet il devait faire les sacrifices exigés. » Quant à Laval, « il a exprimé avec une énergie presque farouche (l'épithète est dans le compte rendu) la ferme volonté de poursuivre aussi loin que possible la politique de collaboration dont il est le champion depuis deux ans, et cela sans se laisser arrêter par rien... Entre ceux qui lui opposent une résistance qu'il est résolu à briser et lui, c'est, a-t-il affirmé (reprenant une formule de Clemenceau), une affaire de force.

« Ces paroles ont donc eu une netteté qui ne laisse rien à désirer. Des télégrammes officieux de Berlin ont noté l'effet produit. L'un d'entre eux a donné cette indication politique précise : « Les partenaires de l'Axe, dans la conjoncture actuelle, ce sont le maréchal Pétain et M. Pierre Laval, et ce ne peut être aucune des personnalités politiques dont les noms ont été cités récemment dans certains articles de journaux » (Doriot, Déat)... Par conséquent, on le voit, il ne saurait plus être question actuellement d'un changement de direction. »

La France trouve une consolation et un objet de fierté dans la fidélité de son empire. Là-dessus même les correspondances de Vichy sont d'accord. Sans doute « les partisans de l'Axe ont beau jeu à prédire la création d'un empire anglais aux dépens de la France ». D'autre part on ne peut se faire d'illusion sur les projets nazis. « Les intentions de l'Allemagne concernant cet empire ont d'autant moins fait de doute qu'elle ne les a jamais cachées (correspondance de France au *Journal de Genève*, 7 décembre 1942). On laissait à la France « l'impérium », une administration contrôlée, toutes les apparences de la souveraineté. Mais

l'exploitation et la répartition des richesses innombrables du sol africain étaient dévolues à la Nation victorieuse. Les Allemands, qui ne laissent aucune part au hasard et à l'improvisation, avaient jeté les bases de cette organisation bien longtemps avant la guerre. Les moins avisés devaient s'en apercevoir quelques semaines après l'armistice, quand apparut le plan « Eurafrique ».

Or l'Empire est resté français. « C'est un fait sans précédent, poursuit le même article, qu'une métropole vaincue ait pu se reposer sans crainte sur la fidélité des populations qu'elle protège... Les rares voyageurs revenus de l'Indochine, qui connut en 1929 les tragiques soulèvements communistes de Yen-Bay, ont décrit les touchantes manifestations de loyalisme, plus même, de tendresse et de patriotisme des Annamites au moment du débarquement japonais. Elles attestaient l'essor d'une vraie collaboration intellectuelle entre protecteurs et protégés. Les preuves de cet attachement étaient courantes chez les chefs politiques et religieux de l'Algérie et de la Tunisie que l'on avait essayé, cependant, de gagner au racisme national-socialiste, au nom d'un antisémitisme traditionnel. Les plus ombrageux des chefs marocains de l'ancienne dissidence venaient spontanément affirmer leur volonté de rester fils de France. Que dire des populations de l'Afrique noire ! »

Sur la situation intérieure en Afrique du Nord, les journaux suisses ajoutent évidemment moins de choses à ce qu'ont publié les journaux du continent américain. Les sources d'information sont en grande partie les mêmes. Il est d'ailleurs intéressant de récapituler après coup la tragédie de l'amiral Darlan. On retrouve la proclamation d'après laquelle l'amiral exerçait « les fonctions et prérogatives de chef d'Etat... comme représentant du maréchal Pétain, qui est actuellement prisonnier » (Radio-Maroc, dans le *Journal de Genève* du 2 décembre 1942), et aussi le désaveu du maréchal (29 décembre) :

« Tous les chefs déshonorés qui ont livré l'Afrique française aux Anglais et aux Américains ont cru et croient encore maintenant agir en complet accord avec moi ou tout au moins selon mes instructions.

« Ils osent affirmer qu'ils expriment mes pensées les plus secrètes. Je leur donne le plus formel démenti. Je leur ai donné l'ordre de résister à toute attaque; ils devaient combattre et ils en avaient les moyens. Ils ne l'ont pas fait et, violant leur parole donnée et leur honneur, ils ont sacrifié les intérêts de la France.

« En considération de ses anciennes fonctions gouvernementales, l'amiral Darlan a, en dépit de mes contestations répétées, essayé de donner l'impression qu'il exerçait une fonction légale. En ce qui concerne le général Giraud, aucun doute n'est possible. Il ne croit pas et ne peut pas croire qu'il détient un pouvoir légal quelconque.

« Je lui dénie et à tous ceux qui sont sous ses ordres, le droit de parler et d'agir en mon nom. La photographie de ce document sera publiée sans délai. »

On est frappé de l'isolement terrible dans lequel se trouvait l'amiral Darlan. Peut-être avait-il l'appui et les conseils de M. Flandin, « le seul homme d'Etat qui soit dans l'entourage de l'amiral », (*Journal de Genève*, 19-20 décembre 1942). Mais « il n'avait jamais été populaire ». (*Journal*

de Genève, 27 décembre). Ce marin avait non pas l'âme simple et ardente d'un soldat, mais le cerveau ingénieux et calculateur d'un politicien. Ses camarades et ses subordonnés dans la flotte ne l'aimaient guère; ils connaissaient sa vive intelligence, mais ils n'appréciaient point son caractère; ils discernaient en lui une ambition tenace, le désir des postes et des honneurs, le souci attentif de flatter les hommes d'Etat qui se succédaient au pouvoir. Cette opinion s'était répandue dans le peuple qui, avec son instinct souvent juste, avait refusé à Darlan la sympathie qu'il accorda à des hommes dont la vaillance et le désintéressement étaient éclatants.

« C'est pourquoi sa conversion ne cause point de satisfaction aux Français qui n'approuvent point la conduite de Pierre Laval... Ils la jugèrent tardive et l'attribuèrent à des motifs intéressés... Son apparition en Afrique causa un sentiment de malaise... Il s'était trop engagé à l'égard de l'Allemagne, il avait accompli trop d'actes et prononcé trop de paroles pour que l'opinion populaire pût lui accorder cette confiance qu'elle réserve aux hommes d'une seule idée. » Et c'est aussi pourquoi « l'assassinat de l'amiral Darlan ne constitue pas un événement susceptible d'avoir des conséquences, c'est un simple incident ».

Il en va tout autrement de Giraud. « Le général Giraud, comme d'ailleurs beaucoup de ses compatriotes, n'avait jamais accepté la doctrine dont M. Paul Baudoin fut l'un des promoteurs, selon laquelle la France devait accepter la défaite pour se régénérer. Cette philosophie désabusée n'effleura point son esprit de soldat. Il n'eut jamais l'âme consentante et humiliée d'un vaincu » (*Journal de Genève*, 29 décembre 1942). « Giraud est essentiellement un soldat... Il est intimement lié au général MacArthur, qu'il connut en 1917; et, après son évasion il reçut plusieurs messages de ce dernier qui lui demanda son avis sur la situation » (16 novembre). — Ce genre de messages paraît avoir été fréquent et l'on nous dit de Darlan lui-même qu'« au moment de la bataille de Midway, l'ambassade des Etats-Unis lui avait communiqué un rapport détaillé sur cet engagement et elle avait été agréablement surprise d'entendre l'amiral louer la manière dont la flotte des Etats-Unis avait mené le combat. » — Entre de Gaulle et Giraud, l'accord apparaissait d'emblée inévitable. S'il a été retardé, « la faute, dit-on à Londres, n'en est pas au général Giraud ou au général de Gaulle, mais plutôt à cet état de choses qui existait avant la guerre et qui s'est accentué depuis le début des hostilités en Afrique du Nord. Ce pays n'a pas connu la guerre, mais l'état de choses antérieur persiste, malgré les efforts de deux grands soldats et des Alliés. »

Et le *Journal de Genève* — 27-28 février 1943 — auquel nous empruntons encore cette description, analyse d'après le *Times* de Londres la psychologie nord-africaine. « L'auteur, ayant noté qu'au moins les deux tiers des Français de l'Afrique du Nord sont des fermiers vivant confortablement en exil, quelque peu égoïstes et soucieux avant tout de gagner le plus d'argent possible, observe que, lors du débarquement des Alliés, certains Français, les jeunes surtout, secouèrent avec joie leur apathie, mais que d'autres continuent d'éprouver un certain ressentiment à l'égard de ceux qui troublent leur quiétude; ils désirent un gouvernement capable de protéger leurs intérêts particuliers.

« Pour cette raison, dit-il, l'administration de Giraud leur convient. Trois points de vue politiques au moins sont représentés dans l'administration. Il y a d'abord les patriotes désintéressés qui ont réellement l'intention de ne pas compromettre la France d'après-guerre par les actes d'un gouvernement constitué en Afrique du Nord...

« ... La seconde école comprend des hommes amèrement désillusionnés par la troisième République, à qui ils attribuent la défaite de la France. Ceux-là se recrutent moins dans l'administration que dans les grades supérieurs de l'armée, mais ils jouissent d'une influence très forte. Les journaux d'Alger se sont vu interdire par la censure de parler de la République. Cette école veut un système très différent après la guerre, bien que ses membres ne soient pas d'accord entre eux.

« La troisième école comprend les opportunistes désireux avant tout de sauvegarder leurs avantages et de garder leurs places. Ils sont prêts à adopter toute politique susceptible d'améliorer leurs perspectives d'avenir. Le correspondant ajoute que le pouvoir réel de Giraud est limité par le fait que des groupes influents sont toujours capables d'entraver son effort, de le défier même, s'il tente d'imposer une politique qui n'est pas généralement approuvée par cette oligarchie. »

Une mise au point, un changement de climat, devaient forcément prendre du temps : loin de s'en scandaliser, il faut admirer que l'unité de direction se soit réalisée en quelques mois à peine. Sur les pourparlers, la presse suisse n'apporte rien de bien neuf. Mais il reste à voir quelle a été l'évolution des esprits, en 1943, à l'intérieur de la France.

(A suivre)

AUGUSTE VIATTE

CHRONIQUE MUSICALE

LE MESSIE DE HAENDEL

Ceux qui attendaient avec impatience l'audition du *Messie* de Haendel n'ont pas été déçus. La soirée que les Festivals de Montréal ont donnée le 20 janvier en l'église Notre-Dame restera l'un des sommets de la vie musicale de notre ville. C'était l'une de ces rares occasions où à l'émotion artistique la plus intense se mêle constamment le sentiment un peu amer de sa fugacité. Tous les éléments nécessaires étaient réunis pour une exécution réellement complète. Le cadre d'abord : on aurait difficilement pu trouver mieux ici que Notre-Dame pour créer cette atmosphère de ferveur et d'admiration qui doit être le climat de cette œuvre la plus connue et la plus aimée parmi celles de Haendel. Remplie d'une foule attentive, la majestueuse nef, sobre malgré ses dorures, imposante dans la simplicité de ses lignes, plaçait d'emblée l'auditeur le plus réfractaire (s'il y en avait) dans une communion immédiate avec le compositeur et avec son message. Il y a là un exemple. On a déjà entendu dire qu'on le suivrait pour la prochaine audition de la Passion selon saint Mathieu. Est-ce exact ? Il faut le souhaiter, car ceux qui ont

assisté à l'exécution de l'année dernière se rappelleront combien la Salle de l'Ermitage s'est révélée insuffisante — physiquement et spirituellement — pour une œuvre de cette envergure.

Mais le cadre n'est rien seul. Que valait le contenu ? Il faut parler tout d'abord ici du chœur, car c'était sur lui que reposait presque tout le poids de l'exécution. Plus que d'autres, en effet, Haendel a donné à l'ensemble choral la primauté dans l'expression de ses idées. Forte de plus de cinq cents chanteurs, la masse vocale, remarquablement préparée par M. B. E. Chadwick, s'acquitta de sa tâche avec une maîtrise qu'on dépasse rarement ailleurs. Souple et déliée malgré son nombre, précise dans ses attaques, combinant la douceur la plus ténue avec la puissance la plus monumentale, elle constitua entre les mains de sir Thomas Beecham un instrument expressif et fidèle. Quant à l'orchestre, dont le rôle était plus restreint, il se révéla un accompagnateur attentif des solistes et des chœurs. Dans la seule partie proprement instrumentale, la Symphonie Pastorale, il sut rendre ce caractère de merveilleuse sérénité que donnent à l'attente des bergers les récits du Nouveau Testament. Les solistes, eux, soutinrent leur rôle sans défaillance, dans un style respectueux du caractère de l'œuvre, et certains des airs et des récits qui leur étaient confiés furent parmi les passages les plus purs et les plus élevés de la soirée.

Sir Thomas Beecham dirigeait donc. On connaît son tempérament dramatique. Il trouva dans le *Messie*, qu'il conduisit avec verve et ampleur, un sujet particulièrement adapté à ses qualités. Sans rien lui enlever de sa grandeur et de sa puissance, il dégagea le mouvement général de la solennité un peu lourde dont cet oratorio est trop souvent entouré. Seul l'*Alléluia*, assez fâcheusement transposé à la fin de l'œuvre, parut inutilement hâtif. Mais ce n'est là qu'une petite ombre dans un tableau par ailleurs exceptionnellement brillant.

Mais il est temps de passer à l'œuvre elle-même. « C'est dans la musique de Haendel, écrit Nietzsche, que résonna pour la première fois ce que l'âme de Luther et de ses disciples avait de meilleur, ce caractère héroïque du Judaïsme qui donna à la Réforme un élément de grandeur — l'Ancien Testament — pas le Nouveau, transformé en musique ». Il n'est pas nécessaire de souscrire aux doctrines — parfois un peu vieilles — du philosophe pour lui donner raison sur ce point. Haendel est un compositeur essentiellement dramatique. Son exceptionnelle fécondité en opéras le montre bien. Même sa musique religieuse exprime l'action plutôt que la contemplation. Romain Rolland appelle ses oratorios des tragédies chorales. C'est pourquoi sa musique doit être exécutée pour être comprises, et surtout exécutée comme elle a été conçue. On ne peut guère l'apprécier sur le plan abstrait, comme on peut par exemple apprécier Jean-Sébastien Bach, dont l'*Art de la Fugue*, si exclusivement didactique que soit son inspiration, peut provoquer une jouissance artistique égale à celle des plus grandes de ses autres œuvres. Dramatique, la partition du *Messie* est aussi intensément évocatrice. D'une plasticité admirable, elle s'adapte à chaque sentiment, à chaque action, à chaque situation, d'une façon si parfaite et si définitive qu'aucune autre expression ne paraît plus possible. Non pas que cette musique soit descriptive

à la manière de Debussy, de Ravel, et des autres impressionnistes. Son caractère évocateur porte bien plutôt sur l'essence que sur la surface, sur les sentiments plutôt que sur les sens, sur le cœur plutôt que sur les nerfs.

Une œuvre d'art, surtout si elle se situe à ce niveau, doit pouvoir être jugée par elle-même, et pour elle-même, sans qu'il soit nécessaire de la comparer à d'autres. Dans le cas de Haendel, il est cependant bien difficile de ne pas faire un rapprochement avec le grand contemporain, Jean-Sébastien Bach. La musique de Haendel est sans doute plus populaire que celle de Bach. Elle est plus directe; son appel à la masse, pour qui elle est d'ailleurs écrite, est plus immédiat. Celle de Bach, plus haute, moins accessible, exigeant souvent pour sa compréhension une éducation plus poussée du goût et de l'intelligence, s'adresse au fond à une élite. Du moins, elle ne se soucie pas d'attirer la foule. Plus foncièrement religieuse, elle laisse une empreinte plus profonde et plus durable.

Les oratorios de Haendel font souvent penser à certains édifices religieux du début du Baroque allemand. C'est le même humanisme qui les rapproche, car on retrouve dans sa musique le même accent large, grandiose, direct, mais aussi essentiellement humain, qui s'exprime aussi dans la somptuosité et la magnificence toutes profanes des ors, des marbres et des fresques de certaines églises de la fin du XVII^e siècle, reflets attardés mais authentiques de la Renaissance.

Bach, lui, malgré les siècles qui l'en séparent, est un fils du gothique. Il tient de l'esthétique médiévale le sens de la hiérarchie, le goût de l'ordonnance architecturale, le besoin de stylisation, et par-dessus tout l'élan irréprouvable vers le transcendant. Comme les colonnades qui montent vers l'ogive lointaine, sa musique symbolise la poussée irrésistible de l'idéalisme religieux dont le moyen-âge était tout imprégné.

Mais tous deux, l'idéaliste comme l'humaniste, ont en commun d'être au premier rang des musiciens. Leurs divergences ne font qu'accentuer les particularités de leur génie, et si leurs conceptions et leurs méthodes esthétiques s'écartent parfois les unes des autres, c'est toujours au bénéfice du trésor artistique de l'humanité.

LA PETITE SYMPHONIE

Le concert du 25 janvier de la Petite Symphonie présentait dans sa première partie une intéressante succession. L'une après l'autre, trois générations se suivaient au programme : le romantisme, avec Fauré; l'impressionnisme, avec Ravel; et le néo-classicisme, avec Prokofieff.

Le romantisme de Fauré était pourtant déjà à bout de souffle. La suite d'orchestre *Masques et Bergamasques* ne manque pas de charme, mais la grâce enjouée de son style ne parvient pas toujours à cacher l'indigence de son inspiration. C'est une musique qui aurait pu faire illusion si elle avait été habillée d'une orchestration plus riche, et si la franchise un peu déconcertante du compositeur et l'honnêteté de l'interprétation ne l'avaient pas empêchée, au contraire de tant d'autres œuvres, de cacher la pauvreté de pensée sous le voile chatoyant de l'instrumentation.

Ce n'est pas à Ravel qu'on pourrait reprocher de manquer de brillant. La *Pavane pour une Infante défunte*, que chacun connaît, est du plus impressionnant impressionisme. Elle est cependant aussi beaucoup plus que cela. Sans doute, son esthétique vise avant tout à l'effet, elle procède de la surface plus que de l'essence, mais elle est aussi douée d'une puissance d'évocation qui la place sur un plan plus élevé et plus durable. Elle est comme un poème qu'on écoute avec extase, et qui ne laisse dans l'esprit d'autre trace que le souvenir même de cette extase. Ravel, qui n'est pas un compositeur de premier ordre, donne souvent l'impression qu'il s'en est fallu de peu pour qu'il soit un grand musicien. Que lui a-t-il donc manqué ? Peut-être a-t-il comme Debussy souffert d'avoir été inséré par son destin dans une période ingrate qui a voulu à tout prix se détacher de formes vieilles, et qui n'a tragiquement abouti qu'à l'anarchie, à la dégénérescence actuelle. Quelle différence entre cette transition destructrice et la précédente, où, conduite par le génie d'un Beethoven, la musique s'est dégagée sans heurts et sans condamnations inutiles du cadre classique pour passer au romantisme.

Mais reviendrions-nous en arrière ? La *Symphonie Classique* de Prokofieff, qui au programme suivait Ravel, pourrait le faire croire. Ce n'est pourtant qu'une illusion, car bien qu'il y ait eu après elle d'autres manifestations dans le même sens, cette œuvre est restée encore trop isolée pour constituer un véritable courant. Il est cependant stupéfiant de penser que la *Symphonie Classique* ait été composée en 1917, c'est-à-dire à un moment où l'impressionnisme faisait place au chaos — parfois génial, mais chaos tout de même — d'un Strawinsky.

La *Symphonie Classique* de Prokofieff est loin d'ailleurs d'imiter servilement les formules du passé. Si le compositeur a délibérément renoncé aux moyens d'expression modernes, son inspiration est bien de notre temps. Elle a simplement été coulée dans le moule traditionnel. Le résultat est un petit chef-d'œuvre, qui unit la solidité à la grâce, la verve à la profondeur, et où s'établit surtout un équilibre vraiment classique entre le fond et la forme, entre le sujet et l'objet.

Comme pour mieux illustrer cet éternel — et parfois angoissant — problème de la transition, c'est la *Première Symphonie* de Beethoven qui clôturait la soirée. On avait ainsi non seulement la gradation en qualité que tout programme bien composé devrait présenter, on avait aussi l'exemple d'une œuvre qui contient en elle tous les éléments du passage d'une esthétique à l'autre, et qui, malgré cela, révèle une unité fondamentale et complète d'inspiration et de conception. La *Première Symphonie* est encore très attentive aux besoins de la beauté formelle, mais elle fait déjà pressentir cette irruption de l'individualité dans l'œuvre qui marquera si fortement la musique du XIX^e siècle, et qui s'exprimera avec tant de violence dans la *Neuvième Symphonie*.

Plus que le début du programme, c'est aussi cette *Première Symphonie* qui fournit à l'orchestre et à son chef l'occasion de donner toute leur mesure. Si l'ensemble instrumental parut peut-être un peu menu dans le premier mouvement, l'*Adagio Cantabile* fut interprété avec une telle justesse, et un tel goût, qu'il restera, comme l'œuvre entière d'ailleurs, l'une des réussites de cette saison.

Le concert du 8 février, lui, était plus entièrement adapté aux ressources et à la véritable nature d'un orchestre comme celui de la Petite Symphonie. Purcell, Haendel, Mozart, et Haydn se succédèrent dans une parfaite harmonie et dans un heureux équilibre. On ne s'étonnera assurément pas que la musique toujours un peu fluide de Purcell se satisfasse d'un ensemble restreint. La suite de l'opéra *Didon et Enée* est toute de mesure, et les Furies et les Sorcières qu'elle évoque font l'effet de porter perruques poudrées et jabots à dentelles. (On est bien loin du sabbat de la *Nuit sur le Mont Chauve* et de ses diaboliques hurlements). Ce qui n'est d'ailleurs pas un reproche à l'égard de Purcell, qui fut un très grand musicien, et qui appartient à un temps où, à défaut de modérer ses sentiments — car l'homme n'a pas changé — on modérait au moins leur expression.

Le *Concerto Grosso* en si bémol de Haendel, qui venait après Purcell, fut l'un des meilleurs moments de la soirée. Exécuté avec un sens profond de l'architecture, mais sans négliger aucune des finesses, soutenu par deux paires de violons et de hautbois concertants, il révéla de nouveau l'étonnante maîtrise de l'auteur, la constance de son inspiration, et la fermeté de son style. En entendant cette œuvre, on se prend à regretter qu'on ait cessé si tôt de cultiver le concerto grosso, qui, avec un ou plusieurs instruments concertants, est bien souvent plus riche en possibilités d'expression, plus souple, et plus nuancé que le concerto proprement dit, qui lui a trop souvent sacrifié à la virtuosité.

Le morceau suivant, la *Sinfonia Concertante* en mi bémol (K. 364) de Mozart servit dans une certaine mesure à souligner cette constatation. En dépit de son titre, cette œuvre est en réalité un concerto pour violon et alto. Et malgré le charme toujours prenant que dégage la musique de Mozart, malgré l'art toujours suprême du compositeur, on ne pourrait dire que, mesurée à l'exemple de l'œuvre précédente, cette formule consacre un progrès de la technique de la composition. Ce n'est pas signifier que le concerto n'ait rien donné et doive être honni. Rien ne serait plus sot, car on ne peut oublier que c'est précisément dans ce genre qu'on trouve des chefs-d'œuvre qui sont parmi les plus grands. C'est constater simplement que le morceau d'orchestre avec instruments concertants avait de grandes possibilités, autres que celles du concerto, et qu'il est fâcheux qu'il n'ait pas été continué et développé.

C'est la *Symphonie des Adieux* de Haydn qui terminait la soirée. On ne sait trop ce qu'il faut admirer le plus dans ce morceau, la profondeur de l'inspiration, la sérénité de l'expression, ou la maîtrise de la composition, que Haydn semble s'être fait un jeu de démontrer dans le *Finale* où, malgré les départs successifs des exécutants, réduisant peu à peu, mais inéluctablement, la masse orchestrale, le thème continue jusqu'au bout, jusqu'à ce qu'il meure faute d'interprètes, sans rien perdre de son souffle ni de son intensité. Cette émouvante conclusion est l'image d'une vie telle qu'on la souhaiterait : ardente et inspirée, mais mesurée et maîtresse d'elle-même, jusqu'à une fin courageuse et souriante.

LA PEINTURE

L'ŒUVRE DE JOHN LYMAN

Vraiment l'imagination n'est jamais plus ardente, la sensibilité plus délicate, l'intelligence plus compréhensive que chez le méditatif. L'attention amoureuse mais sans convoitise qu'il accorde aux choses et aux êtres suffit à leur faire recouvrer leur pureté native et si cet adorateur est artiste, le chant de la vie qu'il découvre comme une source ignorée, jaillira dans son œuvre en beauté.

John Lyman a regardé le monde vivant avec cet amour désintéressé et son œuvre renferme le chant de la vie. L'exposition rétrospective qui vient d'être organisée à la Dominion Art Gallery nous en a convaincus. De 1910 à 1944, dans une solitude profonde et même dans un complet isolement, John Lyman a conservé intact son idéal.

En dépit de la pauvreté du milieu où il se trouvait, il n'a jamais refusé d'y apporter son témoignage. Combien de sociétés artistiques n'ont-elles pas bénéficié de son concours et combien d'heures n'a-t-il pas accordées à des articles sur l'art vivant sans se douter, peut-être, que des jeunes les lisaient avec un grand profit. Sans aucun doute, l'action et l'enseignement de John Lyman ont contribué dans une large mesure à dégager la peinture canadienne de l'esprit régionaliste et utilitaire où elle s'embourbait.

Un jour, quelques artistes brisèrent les cadres et renoncèrent à imiter et à expliquer pour créer. Jusqu'à ce jour, l'œuvre de Lyman reste à peu près méconnue et sa chaude lumière ne peut rayonner.

C'est dommage; c'est dommage pour nous, mais tout n'est jamais perdu. Depuis quelque temps, des artistes sincères s'engagent dans les voies multiples qui s'ouvrent devant eux. Chacune de ces voies pénètre au cœur d'une forêt vivante et paraît conduire à des mondes tout à fait étrangers les uns aux autres. Cependant il n'en est rien, car ce sont ces mêmes artistes, ces mêmes voyageurs solitaires qui se retrouvent aujourd'hui pour admirer l'œuvre de John Lyman et pour rendre hommage à leur aîné.

Tous participent au même culte : le chant de la vie et la lumière de la beauté peuvent varier d'une époque à l'autre, se faire tour à tour plus sereins ou plus inquiets, selon qu'ils jaillissent de couches plus ou moins éclairées de l'être, mais ils ne diffèrent pas.

Chacun des tableaux que John Lyman a exposés à la Dominion Art Gallery nous touche tout d'abord par leur vérité, leur totale franchise. Mais, aussitôt, nous nous rendons compte de la variété de cette œuvre et de la richesse de chacun des tableaux dont aucun n'en répète un autre. L'armature en est toujours solide, mais souvent, beaucoup moins rigide qu'on ne pourrait le penser. Comme il est émouvant de découvrir à l'intérieur de ces compositions si volontairement équilibrées, aux rythmes si larges et si marqués, des correspondances innombrables entre les formes colorées.

Dans les meilleurs tableaux de John Lyman, c'est-à-dire dans la plupart de ceux qu'il vient d'exposer, l'armature n'est pas là pour contenir la vie qui se manifeste avec tant de bonheur dans le dessin, la couleur de ce dessin, les masses colorées qui s'opposent. Presque toujours, ces grands rythmes qui nous saisissent tout d'abord se résolvent tout naturellement, se poursuivent et s'éclairent dans la multiplicité des couleurs et des formes que contient le tableau.

Il est évident que la vie ne s'exprime jamais sans aucun contrôle dans l'œuvre de John Lyman, mais n'est-ce pas là une condition de l'art ? Cependant, l'enthousiasme, la vie, la poésie ne se soumettent pas ici aux règles de la froide raison, mais à un *sentiment* que possède tout homme intelligent et artiste, sentiment qui est respect devant le mystère de la vie, qui est pudeur exquise devant la beauté.

Oui, le tableau se présente comme une architecture aux volumes et aux plans bien définis, mais il s'approfondit ensuite, puis il s'achève en un jeu tout à fait libre, mouvant, indéchiffrable comme la vie, homogène comme un être vivant.

Ces paysages nettement décrits, ces nus puissamment dessinés, ces portraits vigoureux constituent pourtant des tableaux dont le dessin est très sensible, parfois capricieux et ironique, dont la couleur est très lumineuse, aiguë souvent et toujours personnelle. Non, l'intelligence chez John Lyman, comme chez les vrais méditatifs, n'étouffe pas la vie; elle ne fait que rendre la sensibilité plus réceptive, l'imagination plus expressive et la raison plus modeste.

Ni dans le dessin, ni dans la couleur, nous retrouvons cet esprit de géométrie dont la composition paraît procéder. Ils sont au contraire le produit de l'esprit de finesse: ce dessin est subtil quand il résume et définit (car il s'agit bien d'une exacte définition) un arbre ou une attitude; cette couleur est nuancée jusque dans les oppositions de tons.

Nous nous trouvons donc en présence d'un artiste aussi sensible qu'intelligent, dont le style (car il a un style) est toujours naturel. Les aquarelles sont extrêmement révélatrices sur ce point. Nous y voyons un dessin libre, rapide et toujours synthétique, qui appelle la couleur. Il vit par elle, comme elle ne peut subsister sans lui et ces taches de couleur sont aussi posées avec une ravissante liberté sans qu'aucune n'en paraisse moins nécessaire.

Ici, l'artiste compose en s'exprimant d'une façon toute spontanée et l'armature se dégage d'elle-même du fourmillement de l'œuvre. Une égale spontanéité se retrouve dans cette très belle toile simplement intitulée « Composition 192 », et cet essai que Lyman n'a peut-être pas répété manifeste mieux que tout autre la richesse de ses dons artistiques.

Cette rétrospective nous aura enfin permis de connaître une œuvre qui a déjà subi sans rien perdre de sa fraîcheur l'épreuve du temps et du silence, et nous savons mieux aujourd'hui que John Lyman est un grand indépendant, poète et constructeur.

ROBERT ELIE

LES LIVRES

LES GRENOUILLES DEMANDENT UN ROI¹

Jean-Charles Harvey est un journaliste qui sait faire les titres. Les *Demi-civilisés*, ce n'était pas mal, et celui-ci s'adapte autant à ses propos qu'à la fable de La Fontaine. Il va de soi en outre que voilà une autre défense de la démocratie. Son originalité, c'est que Harvey entreprend l'apologie de l'entreprise privée avec un plaidoyer pour le capitalisme. Harvey *explique* à la rencontre jusqu'aux trusts. On ne dira pas que ce diable d'homme évite le combat.

Mon impression c'est que Jean-Charles Harvey est un type du genre de Ford, Henry Ford : ils veulent tous deux ce que j'appellerais le paradoxe du socialisme patronal. Au fond, c'est le paternalisme laïcisé, un succédané démocratique et sans aumônier de cette doctrine sociale qui florissait dans la bourgeoisie chrétienne des années quatre-vingt. Ceux qui ne voient pas de générosité là-dedans ont décidément mauvais caractère.

D'autant que Jean-Charles Harvey reprend pour défendre un régime capitaliste mitigé les arguments qui servaient aux adversaires de la révolution de 89. La rencontre est amusante. Il y en a d'autres. Je faisais route avec un financier dévot, qui, pour me convaincre que j'étais un révolutionnaire qui pensait *croche* et avec étourderie, me donnait à lire prospectus et *dépliants* des trusts dont il était le plus pieux des actionnaires : j'ai retrouvé les arguments, plus habilement déduits chez Harvey. Il serait aussi fort mal vu au Mexique, qui, s'il s'est laïcisé, s'est débarrassé par la même occasion de la main-mise financière.

Il y a une phrase que j'avais de même recueillie chez mon capitaliste fervent et que je retrouve dans les *Grenouilles* : « Ceux qui possèdent le plus sont ceux qui se sont montrés le plus prévoyants ». Il ne faut pas dire ça à un *notaire de famille*, qui, pour bohème qu'il soit devenu, est resté sceptique sur la prévoyance de ses rentiers de clients.

C'est qu'il y a du conformisme chez Harvey, qui, loin d'être révolutionnaire, ressemble plutôt aux *radicals* anglais de 1860 : l'attitude ne manque pas de pittoresque.

Là où il réussit, c'est à nous convaincre qu'il ne faut pas combattre l'Anglais, mais un état social. Du reste, Harvey est d'esprit trop généreux pour accepter tout de notre régime social, et je le vois fort bien disant à des patrons canadiens-français : « Commencez, messieurs, commencez, avant d'accuser les autres... »

Joignez que ce modéré de Jean-Charles Harvey, qui ne tolère qu'une intervention limitée de l'Etat, ne verse guère dans l'anticléricalisme, s'il déplore un système d'enseignement que les plus orthodoxes n'ont pas canonisé. Sainte Catherine de Sienne était plus anticléricale.

(1) *Les Grenouilles demandent un roi* par Jean-Charles Harvey, le Jour, Montréal, 1944.

Malheureusement Harvey (et ce n'est pas lui que je blâme) en est resté à une mauvaise impression première : celle d'une liaison éternelle entre le trône et l'autel. On lui a trop fait apprendre par cœur de Veuillot, et peut-être Jean-Charles Harvey connaît-il peu la généreuse école catholique française, qui, de Lacordaire, Gerbet et de l'abbé de Broglie à ceux que nous admirons, Pinard de la Boullaye, Grandmaison, Lagrange, Maritain, Sertillanges, a fait oublier les manuels d'histoire profane, sacrée ou littéraire qui furent un ridicule de certain enseignement.

Harvey, on le voit tout au long de son livre, reste un réactionnaire de la démocratie : personne n'est moins dangereux. Nous voudrions même plus de liberté et de libertés qu'il n'en demande, comme la pensée libre (la nuance que marquait Pierre Reverdy) comme la pensée libre catholique de la France allait plus loin que la libre-pensée.

Mais encore un coup, c'est là un livre généreux et combien plus *respectable* (pour user de notre jargon) que tel et tel que je ne nommerai. Dans un pays, où la *gauche* est en retard comme la *droite*, il analyse avec justesse certains complexes d'infériorité.

Quant au style, qui se ressent forcément de l'*éditorial* pressé, je répéterai à mon tour le mot de Thibaudet sur la politique de lettres : il y a plus de talent à droite... Je le déplore tous les jours. Du reste, l'anatomie nous prouve que le cœur est à gauche et mon conformiste ami ne me contredira point.

BERTHELOT BRUNET

TROIS FRANÇAIS¹

Hommes de la rue du livre, Maurice Bedel, Jean Schlumberger et Pierre de Lanux, écrivains *moyens* fort honorables, représentent les nuances de la pensée modérée d'avant-guerre : Bedel, plus brillant, Lanux, plus subtil, Schlumberger, plus sérieux, tous trois restent patriotes en diable, et, s'ils jettent un regard sur l'étranger, c'est avec une lunette française. Quel nigaud affirmait du Français qu'il est universel ? Rabelais présentait un Picrochole tourangeau et Montaigne observait le monde de sa tour périgourdine. Par apostolat, le Français s'occupe volontiers des affaires des autres en songeant aux siennes.

Maurice Bedel écrivit justement la *Géographie de mille hectares* : content de son pays, il est encore plus content de lui et de son style. Dix chapitres de jolies choses qui rappellent la *Douce France* de René Bazin, M. de Pesquidoux, une chroniqueuse qui lirait Paul Morand et les *Récits laurentiens*. Maurice Bedel, qui applaudit la campagne d'Abysinie, y va de son couplet sur le parlementarisme, avec un portrait de l'épicier français et l'éloge des solécismes et des pataqués français. Les fervents du *Voyage autour de ma chambre* et du *Petit roi d'Yvetot* ai-

(1) *Géographie de mille hectares*, par Maurice Bedel (Beauchemin), *Têtes de ponts*, par Pierre de Lanux et *Jalons*, par Jean Schlumberger (Valiquette).

meront ça. Cette France, c'est le village de Pamphile LeMay et la campagne de M. Rivard. Je pense aux travaux d'aiguille, aux aquarelles de la fille du docteur, qui a laissé le couvent, avec tous les prix...

Moins volage, Jean Schlumberger fait la morale, protestant du régime Pétain, après avoir été clergyman à la N. R. F. Il tire leçons et résolutions. La leçon ne manque pas de sens : « Un peuple ne vit pas de ses rayons. La vie quotidienne est alimentée de toute autre chose, d'idées moyennes et d'une multitude de petites activités utiles », comme l'art de Schlumberger. Le visage long, et la phrase aussi, il prêche à ses compatriotes que le temps des vacances est terminé. Du reste, cela, pour une part, fut écrit avant la défaite, et Schlumberger a moins d'excuses. Avec ou sans funérailles, les croquemorts sont déplaisants, eussent-ils toute la sagesse de leurs pères. Cependant, je pardonne à Schlumberger même de préférer Corneille à Racine, parce qu'il reconnaît la grandeur des *Misérables*.

Têtes de pont, articles, dialogues et aphorismes, aussi judicieux dans le détail, et moins étroits, ne dégagent pas la tristesse propre à Schlumberger. Le bon sens de Lanux va jusqu'au piquant : « L'antisémitisme, c'est la croisade des ratés ». Connait-il les rues Sherbrooke et Saint-Jacques ? Et ceci sur le Maréchal : « Il avait raison de se croire indispensable. Mais ce n'était pas à la France ». Les remarques amusantes suivent les réflexions généreuses, et il y a de l'esprit. Cela aussi est bien français, mais point commis-voyageur parisien ni sermonnaire lyonnais. Des Français qui nous rendent visite, j'aime mieux le professeur que l'homme d'esprit patenté ou le prédicateur, — même le protestant.

Maurice Bedel, le Français qui se recroqueville sur lui-même, sa cuisine, ses petites farces et ses petites femmes. Schlumberger, le Français qui se retire au couvent (couvent calviniste ?) parce qu'il ne peut plus vivre de ses rentes. Pierre de Lanux, le Français qui apprend qu'il n'y a pas que « La Seule France », sans en perdre une seule de ses habitudes.

B. B.

L'APPLICATION DE JACQUES RIVIÈRE :

L'apologétique de Jacques Rivière se met dans votre peau, dans la peau de l'incrédule. Il fait lui-même votre expérience. Ce n'est plus la méthode de Chateaubriand — point sotté, si Bremond y touche — et qui vous dit : « c'est beau, donc c'est vrai ». Ainsi, les prêtres imbéciles, qui n'avaient pas attendu les utilitaires Yankees : « La religion fait du bien, donc elle est vraie. »

Pour ceux que les sermons et le collègue ont dégoutés de saint Thomas, reste l'apologétique du cœur. Rivière encore une fois prouve

(1) Jacques Rivière : *A la trace de Dieu, l'Allemand et le Français*, réédités à Montréal par les Editions Bernard Valiquette.

donc que l'homme est naturellement chrétien : n'est-il plus chrétien, il cesse d'être. Un argument qui rejoint les mystiques : pourquoi en rougir ?

« C'est d'abord pour comprendre que je suis devenu chrétien » : Rivière définit ses notes apologétiques et Jacques Rivière. Valéry répondait aux crétiens qui le taxaient d'obscurité : « Ils sont eux-mêmes obscurs, et, pour moi, tel vers de Musset, telle strophe de Victor Hugo ». Valéry, obscur pour ces distraits, que sa lumière aveugle. La grâce le poussant, Rivière est devenu catholique, parce que les autres philosophies se piquaient de mots et n'expliquaient rien : le mystère est moins obscur que ce qu'il remplace.

Drôlement, en un vers sublime, Bossuet s'écriait : « Dieu est tout. Il n'est rien de tout ce que je pense ». A son tour, Rivière : « Limitation de la créature, qui fait bien comprendre ce que doit être l'illimitation du Créateur. » L'apologétique oscille entre le *Cœli énarrant gloriam Dei* et la *misère de l'homme des pensées*.

Rivière, dans sa patience, ne nous lâche pas. Honnête, il ne minimise la difficulté : « Se placer sans cesse là où l'explicable a besoin d'être expliqué ». A lire nos apologétiques, on dirait, ma foi ! que nous sommes déjà chrétiens. Dans ces manuels, il y a toujours une claque de *veuillets* qui vous ferment la gueule. Processions, tambours de l'Armée du salut, cantiques de retraites : patient, celui qui veut convertir ne doit improviser ni jeter la poudre aux yeux. Les analyses, les retours, les admissions, les concessions de Rivière nous donnent meilleure confiance.

Claudiel seul pouvait présenter *A la trace de Dieu* : il l'a fait dans une préface claudélienne. Puis-je citer pourtant le naïf et fervent commentaire du *Nisi manducaveritis carnem Filii* ? « Désir de la communion. Senti pour la première fois en lisant l'*Oraison* de saint Thomas d'Aquin. Quelque chose de tout à fait pareil à la pensée d'un bon repas. Véritablement, c'est l'idée d'une nourriture possible, d'un aliment dont je me serais sottement privé jusqu'ici, pour n'avoir pas voulu le goûter. Et j'imagine, en lisant cette oraison, la possession de l'hostie pareille à la satisfaction d'avoir mangé. »

A la trace de Dieu : un chrétien à l'affût, le *chien de Dieu* dominicain, le « témoignage d'une âme naturellement chrétienne ». Rivière à l'affût trouve en vous le chrétien que vous pensiez mort. Comme Bremond, qui ressuscite les saints, nous en donne pour ainsi dire le cinéma parlant, lorsque dix siècles de vieilles filles nous en avaient offert le théâtre muet, mais point immobile, hélas !

Tout problème, le patient Rivière semble l'ausculter, médecin comme on n'en voit plus. Au médecin de l'âme comme à celui du corps, l'intuition du poète et le doigté du conteur sont plus nécessaires que les théories. Cf. *L'idée fixe* de Valéry et vos amis de la Faculté, voire de la *direction*.

C'est que je me méfie. Je me méfie de la médecine, et je me méfie de la psychologie des peuples : il est tellement difficile de dresser le portrait d'un individu. Rivière caractérise le *Français* en son mieux par la vivacité et l'*Allemand* par une sorte d'apathie amorphe, qui devient patience. Je me méfie. Si on cherchait plutôt les sources d'alimentation,

si on invoquait la bière, le vin, les saucisses et les *pétaques* de Poméranie ?

Je me méfie. Dans son *Analyse spéciale de l'Europe*, Keyserling présente un Anglais caricatural fort vivant et un Allemand nébuleux. De même, dans ses livres inachevés, je vois assez bien l'Allemand de Rivière et fort peu son Français. On décrit mieux les autres ? C'est qu'on voit les autres en gros.

Je me méfie. Rivière revient toujours au docteur Le Bon, sorte de primaire comme on en rencontre trop chez les médecins et les avocats. Le Bon mettait en style commun et clair, pour ceux qui se contentent d'évidences à bon marché, le bon sens des bourgeois rentés et autoritaires. Chacun a ses admirations ridicules, mais cela me trouble que Rivière atteste Le Bon, que Gourmont admire Joseph de Maistre, que M. le curé raffole de Jules Lemaître, et que Jules Lemaître prise le frère Veurillot.

Je me méfie de la psychologie des peuples. La plus grande habileté du diable fut de faire croire qu'il n'existait pas. La ruse des peuples est de montrer ce qu'ils ne sont pas, en bien ou en mal. Supprimez le juif de l'histoire moderne, rien ne serait changé. Enlevez le franc-maçon, ôtez le Français qu'on nous décrit...

Rivière le confesserait, qui, dans sa préface de *l'Allemand*, dit que ce n'est plus ça. Que dirait-il de Pétain ? Cependant, si l'on ramène au particulier ses remarques générales, rien de plus fin. Hélas ! les erreurs des esprits nuancés sont plus dangereuses que celles des fous.

Le méticuleux et honnête Rivière, lorsqu'il revient sur ce qu'il dit et cherche avec nous, me rappelle, quand il est excellent, Charles Péguy, et quand il l'est moins, le bonhomme Faguet. Il me rappelle d'autres aussi, quand il dit par exemple du Français : « Pour tout héroïsme, pour tout ce qui dépasse l'ordinaire, il a inventé le mot : fou ». Je pense au Français qui abdique, je pense à Mgr Cauchon, je pense à l'Université qui refuse Baudelaire et je songe au Canayen et à combien d'autres ? Ce n'est point la caractéristique d'un peuple, c'est le portrait du Voltaire et du Bainville de la rue Saint-Jacques. Lui-même, Rivière, refuse les conclusions que l'on pourrait tirer de sa phrase : « Je réclame le droit d'être fou, mais que ce ne soit pas sans avertir. »

Pour flagorner le Canayen, Rivière dit encore de l'Anglais ce qu'on peut dire de tous ceux qui ne veulent point être responsables de leur frère : « L'Anglais plus encore que nous est champion de la liberté individuelle. Mais pour lui, pour son usage personnel. » On dirait les très laurentiennes rancœurs de *Quand le temps travaillait pour vous*. (Paul Mousset). Et Rivière peint l'homme, non pas l'Anglais en particulier.

La définition de l'Allemand est encore plus celle d'un mal universel : « Les Allemands d'aujourd'hui ne savent plus penser sans condition. Ou, mieux, ils ne pensent plus que des conditions. (On pourrait s'amuser à dire que leur esprit est entré en condition). Nous touchons l'impuissance du gratuit, l'impuissance à accepter qu'une chose puisse avoir aucune autre raison qu'elle-même. » Rivière donne justement la preuve du contraire, et sa remarque s'applique à diverses actions religieuses, littéraires et nationales indiscrettes et touche-à-tout. « Pour s'apercevoir qu'il existe, il faut lui donner quelque chose à faire », s'agit-il ici encore de l'Allemand ou de nous, qui aussi, « faisons salade de tout ».

La philosophie de l'histoire et des races me semble encore dans son enfance, qu'elle soit de Bossuet, qui voit avec raison Dieu partout (mais pourquoi se donner le ridicule d'entrer dans le détail ?), de Maistre qui aperçoit dans l'immigration du clergé français les prémices d'une conversion de l'Angleterre ou de la Hollande, ou de l'abbé X., qui prétend que la Révolution était toute satanique, quand, aussi vraisemblablement, la royauté fut longtemps en état de péché mortel.

Rivière dit que l'Allemagne ne pense qu'au profit immédiat. Judas aussi, qui n'était pas allemand et tous les faiseurs de thèses. Rivière a enrôlé ses thèses : il l'a fait avec, plus de conscience que ceux qui n'enrôlent que des idées qu'ils n'ont pas. Seulement, Rivière s'en est repenti, et, je le répète, le détail de son œuvre reste excellent...

Rivière, cet homme qui se cherchait toujours, et qui cherchait à définir, définissait et lui-même et les hommes de bonne volonté et notre démocratie, lorsqu'il écrivait : « Un autre ordre; relèvement de toutes les traces, de tous les repères; mise au point; égards (Trop d'égards souvent : on peut pécher par trop d'égards). Mais ce qui se trouve fait après, si c'est imparfait, est au moins un commencement de perfection. » Rivière, dans ses émouvants essais, a trouvé cet ordre modeste, le seul qui nous soit accessible. Il n'était pas un de ces hommes qui connaissent les secrets de Dieu. Il s'est contenté de chercher Dieu et de le trouver.

B. B.

COMTE SFORZA

Demain, il faudra faire grand

Pour un rapprochement franco-italien après la guerre.

Collection **Problèmes actuels** : \$ 0.35

Édition numérotée sur vergé Byronic : \$ 0.75

sur Japon : \$ 1.25

OUVRAGES DE

François Mauriac

RÉÉDITÉS PAR LES ÉDITIONS DE L'ARBRE

Le jeune homme
Commencements d'une vie

Chaque volume : \$ 0.70; par la poste : \$ 0.75

Livres parus en Suisse en 1943

LE CAHIER
DES PRISONNIERS

Ce livre réunit des textes (essais, poèmes, journaux de captivité, romans et nouvelles) rédigés par des écrivains français prisonniers en Allemagne.

Prix : \$1.50; par la poste : \$1.60

ANDRÉ ROUSSEAU

Le Prophète Péguy

L'un des plus grands critiques français écrit la première étude d'ensemble de l'œuvre de Péguy.

Prix : \$ 0.75; par la poste : \$ 0.80

R. P. A. ALBERT

Bandjoun Au Cameroun français

L'auteur de cet ouvrage de la collection France Forever est un missionnaire français arrivé récemment d'Afrique Equatoriale.

Il étudie dans ce livre les mœurs, la religion et les coutumes des Bandjouns, tribu du Cameroun français évangélisée par les Prêtres du Sacré-Cœur.

Les croyances des Bandjouns, les cultes, le chef (sa désignation, son intronisation, sa cour) les sociétés secrètes, la magie, les costumes, les arts sont décrits dans ce livre unique.

"La religion des Bandjouns, dit l'auteur, est un compromis entre le fétichisme et le totémisme. Et fétichisme et totémisme vont, encore, malgré la rapide évolution des noirs, jusqu'aux sacrifices humains devant l'arbre de l'ancêtre tribal, ou dans une attaque soudaine en brousse, pour que soit contractée l'alliance avec la panthère ou un génie".

Le P. Albert étudie la situation faite à la femme par les indigènes. Fétichisme et totémisme tendent, l'un et l'autre à l'asservissement dégradant de la femme, et la maintiennent dans l'esclavage et la polygamie. Certains chefs possèdent des centaines, des milliers de femmes, qu'ils accordent en mariage, à qui il leur plaît, en se réservant toutes les filles à naître.

On a dit de ce livre consciencieux et courageux qu'il était le chef-d'œuvre de la littérature camerounaise. C'est, certainement, un des livres les plus sérieux qui aient été écrits sur l'Afrique équatoriale, et dont l'Académie française a consacré la valeur, en lui accordant un de ses prix.

Le volume est abondamment illustré de photographies prises au Cameroun par l'auteur lui-même. Il est préfacé par M. Henri Laugier, directeur de la collection "France Forever", publiée par les Editions de l'Arbre.

Collection France Forever : \$1.50; par la poste : \$1.60

Vient de paraître

HENRI LAUGIER

Combat de l'exil

Collection France Forever : \$1.25; par la poste : \$1.35

COLLECTION

Art vivant

dirigée par Maurice Gagnon

Chaque volume contient vingt reproductions

Prix de chaque volume : \$ 0.80

1

PELLAN

par MAURICE GAGNON

2

BORDUAS

par ROBERT ELIE

3

ROBERTS

par JACQUES DE TONNANCOUR

4

LYMAN

par PAUL DUMAS

Suivront

MORRICE par *John Lyman*

MANIFESTE SUR LA PEINTURE AU CANADA par
Henri Girard

AVENIR DE L'ARCHITECTURE CANADIENNE par
Marcel Parizeau

PLAIDOYER POUR L'ART MODERNE par *François
Hertel*

JACQUES MARITAIN — Le Crépuscule de la civilisation	0.60
RENÉ SCHWOB — Cinq Mystères en forme de rétable, (1er volume)	1.50
GEORGES BERNANOS — Lettre aux Anglais	2.00
— — — Le Journal d'un curé de campagne (roman)	1.75
YVES SIMON — La Grande crise de la République Française	1.25
COMTE SFORZA — Les Italiens tels qu'ils sont	1.25
— — — Demain, il faudra faire grand	0.35
GUSTAVE COHEN — Lettres aux Américains (nouvelle édition augmentée)	1.25
JACQUES DE LACRETELLE, R. P. BENOÎT LAVAUD, DR RENÉ BIOT, PETER WUST, DANIEL-ROPS ET AUTRES — Problèmes de la sexualité	1.25
HENRI TROYAT — Le Jugement de Dieu (nouvelles)	1.25
DON LUIGI STURZO — Les Guerres modernes et la pensée catholique	1.25
ROBERT CHARBONNEAU — Ils posséderont la terre (roman)	1.25
— — — Connaissance du personnage	1.00
AUGUSTE VIATTE — L'Extrême-Orient et nous	0.65
— — — Victor Hugo et les illuminés de son temps	1.50
THOMAS KERNAN — Horloge de Paris, Heure de Berlin	1.50
UN DIRIGEANT FRANÇAIS — Témoignage sur la situation actuelle en France. Préface de Jacques Maritain	0.75
ANDRÉ DAVID — Message à de jeunes Anglaises	1.25
JEAN BRUCHÉSI — De Ville-Marie à Montréal	1.00
ANNE HÉBERT — Les Songes en équilibre (poèmes)	0.90
WALLACE FOWLIE — La Pureté dans l'art	0.90
ADOLPHE NANTEL — La Terre du huitième (roman)	1.00
LOUIS-C. DE LÉRY — L'Eglise et les procès de mariage	0.30
ALBERT BROSSARD — Joies et tristesses de la maison	0.60
GEORGES DUHAMEL, de l'Académie Française — Suzanne et les jeunes hommes (9e volume de la Chronique des Pasquier)	1.25
GEORGES DUHAMEL — La Passion de Joseph Pasquier (10e volume de la Chronique des Pasquier)	1.25
PAUL CLAUDEL, JACQUES MARITAIN, R. P. BONSIIVEN, GEORGES CATTALU, RENÉ SCHWOB, DENIS DE ROUEMONT ET AUTRES — Les Juifs	1.50
WILLIAM HENRY CHAMBERLIN — Le Canada vu par un Américain	1.50
LÉON BLUM — L'Histoire jugera	2.00
MAURICE GENEVOIX — Laframboise et Bellehumeur (roman)	0.75
MAURICE KERDRUP — Joliff et Magadur (roman)	1.25
THÉRÈSE TARDIF — Désespoir de vieille fille	0.60
CHARLES OBERLING — Le Problème du cancer	1.50
JEAN GOTTMANN — Les Relations commerciales de la France	1.25
REX DESMARCHAIS — La Chesnaie (roman)	1.25
FRANÇOIS HERTEL — Pour un ordre personnaliste	1.25
— — — Strophes et catastrophes (poèmes)	0.75
— — — Anatole Laplante, curieux homme (roman)	1.25
JACQUES SAURIOL — Le Désert des lacs (roman)	1.00
MARCEL RAYMOND — Le jeu retrouvé	1.50
JOHN GUNTHER — L'Amérique latine	3.00
GENERAL CHADEBEC DE LAVALADE — Pétain	1.25
SERETH NEU — Michel Platnauz (roman)	1.50
MAURICE DONNAY, DR PIERRE MERLE, R. P. BENOÎT LAVAUD, PIERRE HENRI-SIMON, DANIEL-ROPS — La femme et sa mission	1.50
RAISSA MARITAIN — Lettre de nuit, La vie donnée (poèmes)	1.25
G. A. BORGESE — La marche du fascisme	1.25
PAULINE CORDAY — J'ai vécu dans Paris occupé	1.25
MAURICE GAGNON — Pellan (vingt reproductions)	0.80
ROBERT ELIE — Borduas (vingt reproductions)	0.80
JACQUES DE TONNANCOUR — Roberts (vingt reproductions)	0.80
PAUL DUMAS — Lyman (vingt reproductions)	0.80
BERTHELOT BRUNET — Le mariage blanc d'Armandine	1.00
FRANÇOIS MAURIAC — Le jeune homme	0.70
— — — Commencements d'une vie	0.70
F.-X. GARNEAU — Histoire du Canada (Nouvelle édition revue par Hector Garneau. Edition en plusieurs volumes) chaque volume	1.50
ANDRÉ ROUSSEAU — Le prophète Péguy	0.75
LE CAHIER DES PRISONNIERS (texte rédigé par des écrivains français prisonniers en Allemagne)	1.50
ROBERT NIVELLE — Mais la France sourit quand même	0.50

Vient de paraître

FRANÇOIS HERTEL

Anatole Laplante, curieux homme

roman

Nous retrouvons dans le dernier ouvrage de François Hertel les deux principaux personnages de *Mondes Chimériques* : Charles Lepic et Anatole Laplante. Cette fois pourtant c'est Anatole Laplante qui joue le rôle titre. Anatole Laplante, le héros de cette sorte de roman par plaques, évolue sous nos yeux et nous apparaît sous toutes ses faces, à travers les circonstances et grâce aux personnages qui se heurtent à sa personnalité.

Ce sont de nouveaux contes philosophiques que l'auteur nous présente mais avec un souci plus évident de lien entre les contes. L'ensemble constitue un tout synthétique, sans nuire pour autant à la valeur particulière de chacune des nouvelles ou des épisodes qui forment un tout.

Cette formule de roman ou plutôt de "mémoires imaginaires" est absolument nerveuse. Elle n'a été exploitée de cette manière ni au Canada ni ailleurs.

Par sa fantaisie à résonnances multiples et par le jaillissement d'idées qui accompagne toujours en sourdine l'affabulation, cet ouvrage nous offre une sorte de contrepoint littéraire. Ceci apparaît surtout dans les chapitres de la fin et semble un effort pour expliquer la complexité profonde des vies les plus simples en apparence.

L'écriture est nerveuse, solide et dépouillée de toute littérature. Voilà certainement un des meilleurs ouvrages de François Hertel.

Prix : \$ 1.25; par la poste : \$ 1.35

FRANÇOIS HERTEL

Strophes et catastrophes

POÈMES

Prix : \$0.75; par la poste : \$0.85
Edition numérotée sur vergé Byronic : \$1.50

Pour un ordre personnaliste

Prix : \$ 1.25; par la poste : \$ 1.35

PRESERVONS-NOUS DE LA SYPHILIS

Tout en exerçant ses ravages au cours des quatre derniers siècles, la syphilis s'est quelque peu modifiée dans son évolution, perdant le caractère d'extrême virulence des épidémies primitives. Elle est mortelle, mais à moins brève échéance, et elle ne produit plus, avec la fréquence d'autrefois, les destructions hideuses des muscles et des os qui ont répandu la terreur de son nom. Par contre, la syphilis s'attaque davantage aujourd'hui au cœur, aux vaisseaux et au système nerveux, ce qui la rend plus insidieuse et discrète mais non moins redoutable.

Elle fait un grand nombre de cardiaques, d'infirmes, d'aveugles et de déments. Elle abrège la vie de ses victimes et plus d'un tiers de celles-ci se voient incapitées par la syphilis à la période moyenne de leur vie c'est-à-dire à celle qui devrait être la plus utile et la plus productive.

C'est pour notre pays une lourde perte économique à laquelle s'ajoutent des frais énormes de traitement, d'hospitalisation et d'assistance. Leur nombre est déjà considérable et il n'est plus possible de se faire illusion sur l'étendue et les conséquences du mal vénérien dans cette province.

A l'heure actuelle nous possédons suffisamment de statistiques et d'observations pour conclure qu'il n'existe pas moins de 120,000 syphilitiques dans la province de Québec et que dans les centres industriels la syphilis atteint 5 à 6 pour cent des adultes, et s'est propagée récemment d'une manière inquiétante. Et ajoutons que la blennorragie fait encore un plus grand nombre de victimes.

Il est évident que le contrôle des maladies vénériennes constitue le problème le plus important, dans le domaine des maladies contagieuses et l'un de ceux qu'il faut résoudre au plus tôt, pour le maintien de l'ordre économique et social.

LE MINISTÈRE DE LA SANTÉ ET DU BIEN-ÊTRE SOCIAL

Docteur Jean Grégoire
sous-ministre

Honorable Henri Groulx
ministre

Beulieu, Gouin, Bourdon, Beulieu & Montpetit

AVOCATS

●

L.-E. Beulieu, LL.D., C.R.
Léon-Mercier Gouin, LL.D., C.R.
Bernard Bourdon, C.R.
Henri Beulieu, LL.B.
André Montpetit, LL.L.
Jean Beulieu, LL.L.

●

Adresse télégraphique : « EMERICUS »
Montréal
HARbour 0165*

511, Place d'Armes
Edifice Montréal Trust
Chambre 810

Par
Le TRAVAIL
et
L'ÉCONOMIE

vers
La VICTOIRE
et
La PROSPÉRITÉ



**LA BANQUE D'ÉPARGNE
DE LA CITÉ ET DU DISTRICT DE MONTRÉAL**

Fondée en 1846

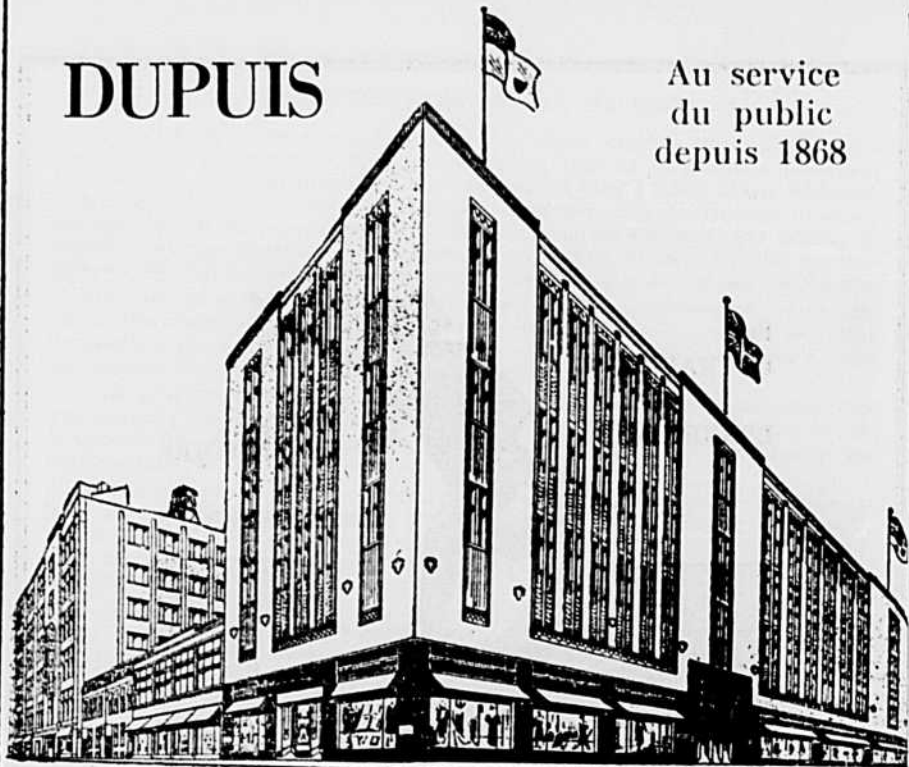
Coffrets de sûreté à tous nos bureaux

SUCCURSALES DANS TOUTES LES PARTIES DE LA VILLE

8323

DUPUIS

Au service
du public
depuis 1868



Achète BIEN
qui achète
chez

Dupuis Frères

LIMITÉE

Magasin
à rayons :
865 est, rue
Ste-Catherine

Comptoir
postal :
780, rue
Brewster

Vient de paraître :

CONNAISSANCE
DU PERSONNAGE

ou

COMMENT LIRE LES ROMANS

par

ROBERT CHARBONNEAU

auteur de

Ils posséderont la terre

roman psychologique qui obtint le troisième

Prix David 1942

Le créateur de Ly Laroudan, d'Edward et de Dorothy Wilding étudie les ressorts cachés du roman et de la vie des personnages dans les grands romans.

Prix : \$1.25; par la poste : \$1.35

La deuxième édition de

Ils posséderont la terre

paraîtra prochainement

Prix : \$1.25; par la poste : \$1.35

VIENT DE PARAITRE
LE PREMIER VOLUME
DE L'ÉDITION DÉFINITIVE
D'UNE OEUVRE INDISPENSABLE

F. - X. GARNEAU

HISTOIRE DU CANADA

La nouvelle édition de *l'Histoire du Canada* de F.-X. Garneau, soigneusement revue par le petit-fils de l'auteur, M. Hector Garneau, se distingue de toute façon des éditions publiées à Paris. Le texte adopté est celui de la quatrième édition de 1882. Il comporte non seulement la suppression des passages périmés, mais encore des additions qui font suite au récit, certains redressements qui s'imposaient. D'autre part, les notes et les appendices sont remplacés par de brèves références et une bibliographie mise à jour, où figurent avec avantage les meilleurs livres des historiens et des érudits canadiens.

Cette réédition s'adresse au grand public à la fois et aux élèves de nos maisons d'enseignement secondaire et supérieur.

ÉDITION EN PLUSIEURS VOLUMES
FORMAT BIBLIOTHEQUE

Un tirage sur beau papier pour les souscripteurs
On peut souscrire dès maintenant à la série
chez son libraire ou chez l'éditeur

Le second volume paraîtra vers le 15 mai.
Les autres volumes suivront à raison de un
volume par mois.